

ZÉRO RÉSIDU

Marcus V



ZÉRO RÉSIDU

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Procédure standard	4
Chapitre 2 : Le matricule 404	11
Chapitre 3 : L'angle mort	20
Chapitre 4 : Le Bunker vide	30
Chapitre 5 : L'Alchimiste	39
Chapitre 6 : Le tic de Varenne	46
Chapitre 7 : Laser et Nécrose	53
Chapitre 8 : L'ombre du double	59
Chapitre 9 : Point d'ébullition	67
Chapitre 10 : Suture à froid	74
Chapitre 11 : La scorie de trop	81
Chapitre 12 : Le dilemme du Chien	91
Chapitre 13 : Rendez-vous au pH zéro	103
Chapitre 14 : L'infiltration chirurgicale	116
Chapitre 15 : Le Maître et l'Élève	127
Chapitre 16 : Purge systémique	136
Chapitre 17 : Dissolution finale	146
Chapitre 18 : Zéro Résidu	153

Chapitre 1

Procédure standard

04h00. Le réveil ne sonne pas. Il ne vibre pas. Elias Thorne ouvre les yeux exactement trois secondes avant l'impulsion électrique du quartz. La chambre est une boîte de béton gris. Quinze mètres carrés de vide absolu. Pas de poussière. Pas de souvenirs.

Il s'assoit sur le bord du lit de camp. Le métal grince. C'est le seul bruit autorisé. Elias pose deux doigts sur sa carotide. Soixante-deux battements par minute. Constant. Il se lève. Ses pieds nus ne laissent aucune trace sur le sol vitrifié. Il s'habille en suivant une chorégraphie apprise par cœur. Caleçon de coton noir. Chaussettes montantes. Pantalon de travail en treillis technique. Chemise grise. Chaque pli est un angle droit.

Il boit un verre d'eau distillée. Température ambiante. Son estomac est un réacteur froid. Il ne cherche pas le goût. Il cherche le carburant.

04h45. Elias franchit le sas du Bunker. La ville n'est pas encore éveillée, ou alors elle refuse de se montrer. Un brouillard ocre rampe entre les blocs de béton de la Zone Nord. C'est une vapeur acide, chargée de particules fines et de désespoir industriel. Elias marche. Son pas est régulier. Un métronome dans la brume.

L'usine de la Zone Nord se dresse devant lui. Une forêt d'acier noir. Des kilomètres de tuyauteries s'entrelacent comme des artères à vif. La vapeur s'échappe des soupapes dans un sifflement de reptile. Thorne présente son badge au lecteur optique du Poste 4.

— Matricule ET-404, annonce-t-il.

Le garde ne lève pas les yeux de son écran. Il ne regarde jamais le visage de Thorne. Personne ne le fait. Thorne est une fonction, pas un homme.

— Cuve 88-A ce matin, Thorne. Le planning a changé. Le secteur 87 est en maintenance.

— Reçu.

Thorne se dirige vers les vestiaires de la zone de haute sécurité. L'odeur change ici. Le chlore remplace le soufre. C'est une odeur propre. Une odeur de fin du monde.

Il enfle sa seconde peau. Une combinaison Tyvek intégrale, catégorie 3. Il vérifie les scellés aux poignets. Il enfle ses gants en nitrile, doublés de néoprène. Ses mains deviennent des outils. Il ajuste le masque panoramique. Le joint en silicone s'écrase contre sa peau tannée. Il serre les brides. Une, deux, trois, quatre. Le cliquetis des boucles est sec.

Il branche son unité de filtration d'air à sa ceinture. Le moteur ronronne. L'air arrive, froid, filtré, stérile. Le monde extérieur disparaît derrière la visière en polycarbonate. Elias n'entend plus que son propre souffle. Un rythme binaire. Inspir. Expir. Soixante-deux battements.

Il entre dans le Hall de Lessivage.

La cuve 88-A est un cylindre de dix mètres de haut en acier inoxydable 316L. Elle a contenu de l'acide fluorhydrique pendant soixante-douze heures. Un bain de purification pour des composants aéronautiques. Maintenant, elle est vide. En théorie.

Elias monte l'échelle métallique. Ses bottes résonnent sur les barreaux. Il atteint la plateforme supérieure. Il ouvre le trou d'homme. Une bouffée de chaleur chimique s'échappe. Thorne ne recule pas. Il fixe l'obscurité au fond du cylindre.

Il descend dans l'antre.

L'éclairage de sa lampe frontale découpe le vide. Les parois de la cuve brillent d'un éclat bleuté. Des résidus de condensation perlent sur le métal. Thorne touche la paroi. Elle est encore chaude. Il sort son pH-mètre de sa sacoche de ceinture. Il prélève une goutte de liquide stagnant au fond, près de la bonde d'évacuation.

Écran LCD : pH 1.2.

Encore trop réactif. Mortel au contact cutané.

Elias saisit la lance haute pression. Il commence le protocole de neutralisation. Il pulvérise une solution de bicarbonate de soude. La réaction est immédiate. Une mousse blanche bouillonne sur les parois. La vapeur envahit l'espace restreint de la cuve. La visibilité tombe à zéro.

Thorne travaille à l'aveugle. Ses mains connaissent la courbure de l'acier. Il déplace la lance avec une précision chirurgicale. Pas de gestes inutiles. Pas de perte d'énergie. Il est une machine parmi les machines.

Il pense à son ancienne vie. La balistique. Les trajectoires. Le plomb qui entre dans la chair. Ici, c'est plus simple. La chimie ne ment jamais. Elle ne cherche pas d'excuses. Elle dissout. Elle efface. Elle remet le compteur à zéro. Zéro résidu. C'est son mantra.

La mousse s'écoule vers la bonde. Elias rince à l'eau déminéralisée. Le bruit de l'eau contre le métal remplit son crâne. C'est un fracas blanc. Un silence assourdissant.

Il s'accroupit pour inspecter les soudures. Sa lampe balaie le fond de la cuve. Un éclat attire son regard. Un reflet qui ne devrait pas être là. Thorne se fige. Son rythme cardiaque monte d'un cran. Soixante-cinq.

Il s'approche de la grille d'évacuation. Un objet est coincé entre deux barreaux de la crépine. Quelque chose de petit. De dur.

Il utilise une pince en téflon pour extraire l'intrus.

C'est une vis. Une vis chirurgicale en titane. Elle mesure environ douze millimètres. Thorne l'examine de près. Elle est propre. L'acide a décapé toute trace de matière organique. Elle brille comme un diamant brut. Thorne sait ce que c'est. Ce type de vis sert à fixer des plaques d'ostéosynthèse. Sur un fémur. Ou une mâchoire.

La cuve 88-A ne traite que des alliages d'aluminium. Pas de titane. Jamais de titane.

Thorne fait rouler la vis entre ses doigts gantés. Un frisson, électrique, parcourt ses avant-bras. Ce n'est pas de la peur. C'est de la reconnaissance. La vis n'est pas tombée d'une machine. Elle est tombée d'un corps. Un corps qui a été intégralement dissous par le bain d'acide précédent.

Il lève les yeux vers les parois lisses. La cuve est propre. Stérile. Il a bien travaillé. Mais il reste ce résidu. Le système a eu un raté.

Il glisse la vis dans une pochette d'échantillonnage. Il la scelle. Il range la pochette dans sa poche intérieure, contre son thorax.

Il termine le nettoyage. Rinçage final. Séchage à l'azote comprimé.

Lorsqu'il sort de la cuve 88-A, Thorne est trempé de sueur sous sa combinaison Tyvek. Il referme le trou d'homme. Il verrouille les clapets. Il signe le registre de maintenance sur sa tablette numérique.

Cuve 88-A. Nettoyage conforme. Statut : Opérationnel.

Il descend l'échelle. Ses jambes sont lourdes. Son cœur est redescendu à soixante-deux. La routine a repris ses droits. Mais le poids de la vis contre sa poitrine est une anomalie qu'il ne peut ignorer.

Dans le vestiaire, il retire sa combinaison. Il la jette dans le bac de décontamination. Il passe sous la douche froide. L'eau le frappe comme des aiguilles de glace. Il frotte sa peau avec un savon neutre, sans odeur. Il gratte ses callosités. Il veut enlever la sensation du titane de ses doigts.

Il se rhabille. Ses gestes sont toujours aussi précis, mais la chorégraphie est altérée. Une micro-seconde de retard sur chaque mouvement.

Il sort de l'usine. Le soleil tente de percer le dôme de pollution. Une lumière jaune, malade, éclabousse le béton.

Elias marche vers son Bunker. Il s'arrête à un distributeur automatique. Il achète un café noir dans un gobelet en carton. Le liquide est brûlant, amer. Il le boit en marchant.

Il croise une patrouille de police. Une voiture noire et blanche qui rampe dans la rue principale de la Zone Nord. Les gyrophares sont éteints, mais les yeux des flics sont allumés. Ils cherchent. Ils attendent que quelqu'un trébuche.

Thorne ne baisse pas les yeux. Il n'accélère pas. Il est transparent. Il est l'ombre qui nettoie les ombres.

De retour dans son studio, il pose la pochette d'échantillonnage sur la table en métal. La vis en titane le regarde. Sous la lumière crue du néon, il remarque une série de chiffres gravés au laser sur la tête de la vis. Un numéro de série microscopique.

Il sort une loupe de son armoire à pharmacie.

REF-B-992-K.

Il tape la référence sur son terminal sécurisé. L'ordinateur mouline. Thorne attend. Son regard se porte sur son pH-mètre posé sur l'étagère. Il doit le recalibrer. Toujours maintenir l'équilibre.

L'écran affiche un résultat.

Dispositif médical : Vis d'ostéosynthèse.

Fabricant : MedTech Corp.

Lot : 14-88.

Destinataire : Clinique des Ormes. Département Chirurgie Traumato.

Thorne ferme les yeux. La Clinique des Ormes appartient au groupe Chimie-Pro. Le même groupe qui possède l'usine de la Zone Nord. La boucle est bouclée. Le système se nourrit de ses propres déchets.

On ne jette pas un corps dans une cuve d'acide fluorhydrique par accident. C'est une procédure. Une procédure que Thorne connaît bien. On ne laisse rien derrière soi. Sauf si la vis est trop résistante. Sauf si le nettoyeur est trop méticuleux.

Il regarde ses mains. Elles sont sèches. Grisâtres. Il imagine le corps dans la cuve. La chair qui se détache des os en lambeaux gélatineux. La graisse qui saponifie. Les os qui ramollissent jusqu'à devenir une boue calcaire. Il n'éprouve aucun dégoût. Juste une curiosité technique.

Le téléphone fixe, une vieille unité analogique fixée au mur, sonne.

Thorne ne décroche pas immédiatement. Il compte trois sonneries. Il décroche. Il ne dit rien.

— Thorne ?

C'est la voix de son superviseur. Un homme nommé Miller. Une voix de fumeur, usée par le chlore.

— Oui, répond Elias.

— Changement de programme pour demain. Tu ne vas pas au secteur 87.

— Pourquoi ?

— La cuve 88-B nécessite une purge complète. Dossier prioritaire. Ordre de la direction.

— Reçu.

Thorne raccroche.

La cuve 88-B est la jumelle de la 88-A. Elles partagent le même circuit de vidange.

Il sait ce qu'il va trouver demain.

Il s'allonge sur son lit de camp. Il ne se déshabille pas. Il fixe le plafond. Le néon bourdonne. Un son de 50 Hertz.

Il pose ses mains sur son torse. Il sent la vis à travers le tissu de sa chemise.

Demain, il ne sera plus seulement un nettoyeur. Il sera un archéologue de la pourriture.

Il ferme les yeux.

Soixante-deux battements par minute.

Le système est en marche. Il ne reste plus qu'à attendre la prochaine réaction chimique.

Chapitre 2

Le matricule 404

04h00. Zone Nord.

L'air possède le goût du soufre et du métal froid. Le brouillard sature les structures en acier galvanisé. Des gouttes de condensation acide perlent sur les rambardes. Elles rongent silencieusement la peinture époxy. Thorne marche sur les caillebotis métalliques. Ses semelles en caoutchouc diélectrique produisent un bruit mat, rythmé, métronomique.

Soixante-deux battements par minute. Le compte est bon.

Il atteint le secteur 88. Le bâtiment ressemble à une cathédrale de béton brut. À l'intérieur, les cuves s'alignent comme des sarcophages verticaux. Dix mètres de haut. Trois mètres de diamètre. Acier inoxydable 316L. Résistant à tout. Sauf à l'erreur humaine.

Thorne dépose sa caisse à outils sur le sol poli. Il ouvre son casier scellé.

Protocole de sécurité standard.

Étape 1 : Combinaison Tyvek de catégorie III. Il glisse ses jambes dans le polymère blanc. Le froissement du tissu est le seul son dans l'immensité du hall.

Étape 2 : Bottes de sécurité montantes. Serrage des lacets. Double nœud.

Étape 3 : Masque panoramique à adduction d'air. Il vérifie l'étanchéité. Une pression sur la valve. Un sifflement sec. L'oxygène arrive, filtré, stérile. L'odeur de l'usine disparaît. Remplacée par le néant olfactif du silicone.

Il se dirige vers la cuve 88-B.

L'indicateur de pression affiche zéro. La purge primaire a été effectuée durant la nuit. Normalement, la cuve devrait être vide. Juste une fine pellicule de résidus chimiques à neutraliser avant la remise en service.

Thorne monte l'échelle de maintenance. Chaque barreau est un échelon vers le silence. Arrivé au sommet, il déverrouille le sas supérieur. Les volants en fonte sont lourds. Il engage ses épaules. Le métal proteste. Un craquement. L'ouverture libère une bouffée de chaleur résiduelle.

Il allume sa lampe torche de forte puissance. Le faisceau déchire l'obscurité de la cuve.

Le fond de la cuve brille d'un éclat anormal.

Normalement, l'acide chlorhydrique ne laisse rien. Il décompose les protéines, dissout les lipides, fragmente le calcium. Il ne reste qu'une boue noire, évacuée par le drain central.

Là, au centre de la paroi concave, quelque chose n'a pas coulé.

Thorne descend par l'échelle intérieure. Ses gants en nitrile crissent sur l'inox. Il atteint le fond. Ses bottes s'enfoncent dans cinq centimètres de liquide visqueux. Du mucus chimique.

Il braque la lampe.

Un fragment osseux gît près de la bonde d'évacuation. Un morceau de fémur, long d'une dizaine de centimètres. La structure est poreuse, blanchie, attaquée par la solution corrosive, mais intacte. À côté, une phalange distale. Un bout de doigt

humain.

Thorne ne recule pas. Il ne vomit pas. Il observe.

L'acide utilisé était de l'HCl à 37 %. À cette concentration, un corps humain disparaît en huit heures. Si des restes subsistent, le temps d'exposition a été réduit. Quelqu'un a accéléré le cycle. Quelqu'un a bâclé le travail. Ou quelqu'un voulait que ces restes soient trouvés.

Il s'accroupit. Ses genoux craquent.

Il saisit la phalange avec une pince en téflon. Il l'approche de la visière de son masque. L'os est lisse, presque poli. Il remarque une irrégularité sur la surface corticale. Une marque.

Il sort une loupe d'horloger de sa poche de poitrine. Il l'appose contre la vitre de son masque.

L'inscription est nette. Chirurgicale.

Elle a été gravée au laser CO₂, à une profondeur de 0,2 millimètre dans l'hydroxyapatite de l'os.

****ET-404.****

Thorne sent une pression dans sa poitrine. Ce n'est pas de la peur. C'est une réaction physiologique à une anomalie logique.

ET : Elias Thorne.

404 : Son matricule employé au sein de Chimie-Pro.

Son propre nom est inscrit dans la charpente d'un cadavre qu'il est censé faire disparaître.

Il repose la phalange. Il examine le fragment de fémur. Même procédé. Même marquage. La police de caractère est de l'Helvetica, taille 6. Propre. Industriel.

Un bruit résonne contre les parois de la cuve.

Un choc métallique. Extérieur.

Thorne éteint sa lampe. L'obscurité devient totale. Il n'entend plus que le sifflement de son régulateur d'oxygène et les battements de son cœur.

Soixante-dix battements par minute. Le rythme augmente. C'est inacceptable.

Il remonte l'échelle intérieure avec une agilité mécanique. Il passe la tête par le sas supérieur. Le hall de l'usine est plongé dans la pénombre habituelle des néons en fin de vie. Mais au loin, près de l'entrée principale, des gyrophares bleus découpent le brouillard de chlore.

La police. Ils ne devraient pas être là avant 06h00, pour le changement de quart.

L'alarme de l'usine se déclenche.

Ce n'est pas le signal incendie. C'est le code Delta. Confinement total du périmètre pour risque biochimique. Les portes blindées se ferment avec un grondement de tonnerre hydraulique.

On l'enferme.

Thorne redescend au sol. Il ne court pas. Courir provoque l'essoufflement et altère le

jugement. Il se dirige vers son casier. Il récupère son sac personnel. Un sac en toile noire, contenant le strict minimum.

Il sait comment ce système fonctionne. Il l'a servi assez longtemps.

La découverte des restes. Son matricule sur les os. Sa présence sur les lieux. La procédure est limpide. Il est le coupable désigné. Le résidu à éliminer pour purger l'équation.

Il sort un flacon de sa poche. Du luminol. Il en vaporise sur ses gants. Aucune trace de sang. Le corps a été traité ailleurs, puis jeté ici.

Les gyrophares sont maintenant devant les baies vitrées du rez-de-chaussée. Des silhouettes sombres se déploient. Unités d'intervention. Ils portent des masques à gaz noirs. Des fusils d'assaut HK416.

Thorne regarde la cuve 88-B. Il a fait une erreur. Il a laissé les restes au fond. Si on les trouve avec son matricule, il n'y a pas de défense possible.

Il retourne vers la cuve. Il n'a plus le temps pour l'échelle.

Il ouvre la vanne de vidange manuelle située à la base de la structure. Un levier rouge. Il pèse de tout son corps. La vanne s'ouvre. Un flot de boue corrosive s'écoule dans le caniveau central. Les os sont emportés dans le flux. Ils disparaissent dans les canalisations souterraines qui mènent aux bacs de neutralisation finale.

Il n'y a plus de preuves. Mais il y a toujours un suspect.

Une voix amplifiée par un mégaphone résonne dans le hall.

— Elias Thorne. Ici l'inspecteur Varenne. Sortez les mains en évidence. La zone est

bouclée.

Varenne. Le "Chien". Thorne connaît le nom. Un expert en dossiers classés prématurément. Un homme qui travaille pour la solde, pas pour la vérité.

Thorne regarde autour de lui. Le hall est un piège.

Il se dirige vers la section des compresseurs. C'est une zone de haute pression, interdite au personnel non qualifié. Les tuyaux y sont peints en jaune vif. Gaz inflammables. Vapeurs de process.

Il sort un briquet de sa poche. Un vieux Zippo en chrome brossé.

Il ne compte pas s'en servir pour brûler l'usine. C'est trop grossier.

Il repère la sonde de détection thermique au plafond. Il grimpe sur une conduite de vapeur. La chaleur traverse ses semelles. Il approche la flamme du capteur.

Trois secondes.

Le système incendie se déclenche. Pas de l'eau. Trop dangereux pour les produits chimiques. De la mousse carbonique.

En un instant, le hall est envahi par une neige épaisse, collante, opaque. La visibilité tombe à zéro. Les capteurs infrarouges des policiers vont saturer. La mousse est conçue pour étouffer les flammes et les signaux thermiques.

Thorne se glisse dans la mousse. Il avance à l'aveugle, par mémoire spatiale.

Douze pas vers le nord. Une rotation à quarante-cinq degrés. Huit pas.

Il atteint la trappe d'accès aux galeries techniques. C'est par là que passent les conduits d'évacuation des acides. Un labyrinthe de béton et de polymères qui serpente sous la ville.

Il ouvre la grille. L'odeur de mort est plus forte ici. C'est l'odeur du système qui digère ses déchets.

Il s'engouffre dans le trou. Il referme la grille derrière lui.

Au-dessus, il entend les bottes des policiers frapper le béton. Les cris de Varenne. Les ordres de déploiement.

Il descend une échelle verticale sur vingt mètres. Ses gants sont couverts de mousse blanche. Il ressemble à un spectre de laboratoire.

Il touche le sol de la galerie. L'eau monte jusqu'à ses chevilles. C'est un mélange de pluie et de rejets industriels.

Il retire son masque panoramique. L'air est vicié, mais respirable.

Il sort une lampe de poche de faible intensité. Un faisceau étroit.

Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas.

Soixante-cinq battements par minute.

Il est dans les veines de la ville. Il est dans son élément. Il n'est plus Elias Thorne, l'employé modèle ET-404. Il est redevenu le technicien en balistique qui sait comment effacer une trajectoire.

Il commence à marcher dans le tunnel, contre le courant.

Quelqu'un a écrit son nom sur un os. Quelqu'un veut qu'il soit dissous.

Thorne sourit intérieurement. C'est une erreur tactique majeure.

Pour dissoudre un homme comme lui, il faut d'abord réussir à le contenir. Et la Zone Nord n'est pas une cage. C'est son armurerie.

Il s'arrête devant une bifurcation. À gauche, les quartiers résidentiels. À droite, les docks.

Il choisit la droite.

L'Alchimiste l'attend là-bas. Lucie. Elle est la seule à posséder les outils pour lire ce que Thorne a vu.

Il n'a pas emporté les os, mais il a une mémoire photographique. Il a mémorisé la structure de la gravure. Les micro-stries du laser.

Il sait d'où vient cette machine.

Il s'enfonce dans le noir.

Le chapitre 1 était celui de l'attente.

Le chapitre 2 est celui de la traque.

Thorne n'est plus le nettoyeur.

Il est le résidu qui refuse de disparaître.

Derrière lui, le bruit des sirènes s'étouffe, remplacé par le grondement sourd des

machines de la ville. Le système continue de tourner. Mais une pièce vient de se détacher de l'engrenage.

Et cette pièce est tranchante.

Il accélère le pas. La chasse est ouverte.

Mais ils ne savent pas encore qui est la proie.

Chapitre 3

L'angle mort

L'air de la Zone Nord n'est pas fait pour les poumons humains. C'est un mélange de chlore, de poussière de fer et d'échecs industriels.

L'inspecteur Varenne descend de sa Peugeot banalisée. La portière claque. Un bruit sec, sans écho dans l'immensité des hangars. Il écrase sa cigarette avec le talon de sa botte. Le tabac froid imprègne son manteau.

Sa paupière droite tressaute. Un spasme rythmique. Un signal de fatigue ou d'agacement.

— Rapport, grogne-t-il.

Le brigadier devant lui est jeune. Trop propre. Son uniforme n'a pas encore absorbé l'odeur de la ville.

— Cuve 88-B, monsieur. Un technicien a donné l'alerte avant de s'évaporer. On a trouvé les restes. C'est... c'est une soupe organique.

Varenne ne répond pas. Il marche vers le complexe de Chimie-Pro. Le béton est poli par les années de passage. Les gyrophares bleus hachent l'obscurité. Ils projettent des ombres nerveuses sur les structures en acier inoxydable.

Il entre dans le hall de traitement. La chaleur lui saute au visage. Trente-huit degrés. Humidité saturée de soude.

Varenne regarde la cuve. Elle est ouverte. Un groupe de techniciens de la scientifique s'agite autour, vêtus de combinaisons blanches. Des spectres dans une cathédrale de métal.

— L'identité du technicien ? demande Varenne.

— Elias Thorne. Matricule ET-404. Un vétéran. Pas de casier, à part une radiation de la Gendarmerie il y a dix ans. Un expert en balistique.

Varenne s'arrête. Ses yeux se plissent. Il connaît ce nom. Les dossiers enterrés finissent toujours par remonter à la surface, comme des corps mal lestés.

Dix mètres plus bas.

Thorne est dans le conduit d'évacuation primaire. Diamètre : quatre-vingts centimètres. Matériau : PVC renforcé au carbone. Température interne : quarante-deux degrés.

Il rampe. Le plastique gratte sa peau. Ses coudes saignent, mais il ne le sent pas encore. Son rythme cardiaque est une ligne de basse stable. Soixante-cinq battements.

Il connaît la topographie des fluides. L'acide sulfurique usagé transite par ici avant la neutralisation. Dans quatre minutes, le cycle de rinçage automatique va débuter. Sept cents litres de solution saline vont dévaler le tube.

S'il est encore là, il sera projeté dans le bassin de décantation. Un hachoir géant pour sédiments.

Thorne atteint une valve de décompression. Il utilise une clé à molette de douze pouces, fixée à sa ceinture. Il dévisse le loquet de sécurité. Le métal grince.

Il sort la tête. Il est dans la zone technique, sous le plancher de la cuve 88-B. Au-dessus de lui, le caillebotis métallique laisse filtrer la lumière des néons et les voix des policiers.

Il voit des semelles de bottes. Il entend le raclement d'un briquet.

— Il n'est pas sorti par les portes principales, dit une voix rauque.

Varenne. Thorne identifie le timbre. Un fumeur de brunes. Un homme qui porte le poids de ses échecs sur ses épaules voûtées.

Thorne se fige. Il retient sa respiration. Ses muscles sont des ressorts comprimés. Il observe l'angle mort. Entre la pompe haute pression et le pilier de soutènement numéro 4.

Varenne se rapproche du bord du caillebotis. Il regarde vers le bas. Leurs regards ne se croisent pas, mais la distance est de moins de deux mètres.

Thorne voit le tic nerveux sur la paupière de l'inspecteur. Il voit la cendre sur son revers.

Varenne s'accroupit. Il sort une lampe torche. Le faisceau balaie l'obscurité sous le plancher.

Thorne se plaque contre la paroi froide du réservoir de secours. L'ombre l'avale. Le faisceau passe à quelques centimètres de ses bottes. Le cône de lumière révèle la poussière en suspension, les gouttes de condensation, le néant.

Varenne soupire. Une odeur de café brûlé descend vers Thorne.

— Cherchez les accès aux conduits, ordonne Varenne. Ce type est un rat de laboratoire. Il sait comment circule la merde dans cette usine.

Thorne se retire. Il glisse vers la dérivation C-12. C'est un conduit sec, utilisé pour la maintenance des capteurs de pH.

Il se déplace avec une économie de mouvement chirurgicale. Pas un bruit de frottement. Pas un souffle court.

Varenne se relève. Il a mal aux genoux. Le froid de l'hiver à l'extérieur et l'humidité de l'usine à l'intérieur créent un étau thermique qui lui broie les os.

Il marche vers le poste de contrôle de Thorne. Un casier en métal. Une chaise ergonomique usée.

Sur la table, un café froid. Une demi-pomme, déjà brune.

Varenne observe la précision du rangement. Les outils sont alignés par taille. Les fiches de maintenance sont remplies avec une calligraphie rigide, presque robotique.

— Un maniaque, murmure Varenne.

Il regarde par terre. Près du pied de la table, une flaque de polymère de scellage s'est solidifiée. C'est une substance bleue, visqueuse avant de durcir.

Au centre de la flaque, un objet brille.

Varenne sort un stylo bille et soulève l'objet.

C'est le badge d'employé de Thorne. Le visage sur la photo est inexpressif. Les yeux sont des billes de mercure qui semblent fixer l'inspecteur par-delà le plastique laminé.

Le matricule ET-404 est barré d'une rayure profonde. Une entaille faite avec une lame.

— Il l'a laissé volontairement, dit Varenne pour lui-même.

Il regarde autour de lui. Les conduits, les tuyaux, les ombres. L'usine n'est plus un bâtiment. C'est un organisme. Et Thorne en est le parasite conscient.

— Bouclez le périmètre ! hurle Varenne. Je veux des hommes à chaque sortie d'égout, à chaque évent de vapeur. Personne ne sort. Même pas une souris.

Thorne a entendu l'ordre. Il est déjà loin.

Il est dans la "Zone d'Ombre". Une section de l'usine désaffectée depuis la crise de 2014. Les tuyaux ici sont rouillés, recouverts d'une couche de graisse noire et épaisse.

Il s'arrête devant une grille de ventilation. Il est à l'extérieur du bâtiment principal, mais toujours à l'intérieur de l'enceinte grillagée.

La pluie commence à tomber. Une pluie acide qui ronge le béton.

Il regarde l'heure sur sa montre de plongée. 03h14.

Dans six minutes, le changement de garde des vigiles privés de Chimie-Pro aura lieu à la porte Sud. C'est le seul moment où les capteurs de mouvement du secteur 4 sont désactivés pour éviter les fausses alertes dues aux véhicules de livraison.

Il sent une douleur lancinante dans son épaule droite. Un hématome se forme. Il ignore la sensation. La douleur est une information, pas un obstacle.

Il extrait un petit boîtier de sa poche. C'est un analyseur de fréquences artisanal. Il l'a construit avec des pièces de rebut de la salle de contrôle.

Il connecte le boîtier au terminal de service de la grille.

Les chiffres défilent sur l'écran LCD.

Code bypass accepté.

La grille s'ouvre avec un clic hydraulique étouffé.

Thorne sort. Il se retrouve dans la ruelle des générateurs. La vapeur des turbines crée un brouillard artificiel. Visibilité : trois mètres.

C'est son élément.

Il marche d'un pas rapide, sans courir. Courir attire l'œil. Marcher avec un but fait partie du décor.

Il atteint la clôture périmétrale. Derrière, la ville s'étend comme une plaie ouverte. Des lumières oranges, des bruits de moteurs lointains.

Il voit la silhouette d'une patrouille à cinquante mètres. Les faisceaux des lampes

déchirent le brouillard.

Thorne ne se cache pas. Il s'adosse à un transformateur haute tension. Le bourdonnement électrique fait vibrer ses dents.

Il attend.

La patrouille passe. Il entend les rires des flics. Ils parlent du match de la veille. De la bière qu'ils boiront après leur service.

L'humanité est une distraction.

Quand ils sont passés, Thorne grimpe. La clôture est surmontée de barbelés à lames de rasoir. Il utilise ses gants en Kevlar. Il ne sent pas les coupures sur le tissu.

Il bascule de l'autre côté.

Il retombe avec souplesse sur le bitume craquelé de la route de contournement.

Il ne se retourne pas. L'usine est derrière lui. Le badge laissé dans la flaque de polymère est un message. Un appât.

Il sait que Varenne a compris.

Thorne s'enfonce dans les quartiers ouvriers. Des blocs de béton gris, identiques. Il connaît chaque recoin. Chaque cave. Chaque angle mort.

Il a besoin de voir l'Alchimiste. Lucie.

Il a les images gravées dans son nerf optique.

L'os. Le fémur. La gravure laser.

Ce n'était pas un marquage de série. C'était une signature.

Il arrive devant une porte cochère en fer forgé. Une plaque de cuivre indique :
Pompes Funèbres Mercier.

Il ne frappe pas. Il utilise une clé magnétique qu'il sort de sa semelle de botte.

L'intérieur est frais. Une odeur de formol et de lys fanés.

Il descend les marches vers le sous-sol.

Lucie est là. Elle est penchée sur une table d'autopsie en inox. Elle porte son tablier de vinyle bleu. Ses bras sont nus, couverts de tatouages représentant des structures moléculaires.

Elle ne lève pas les yeux. Elle est en train de sectionner le nerf vague d'un corps anonyme.

— Tu as du retard, Thorne, dit-elle d'une voix monocorde.

— On a essayé de me dissoudre, répond-il.

Il s'approche. Il pose ses mains sur le rebord de la table. Elles ne tremblent pas.

— Ils ont utilisé mon matricule. Sur des restes humains. Dans la cuve 88-B.

Lucie s'arrête. Elle pose son scalpel. Elle se tourne vers lui. Ses piercings brillent sous la lumière crue de la lampe scialytique.

— Le 88-B ? C'est le circuit de recyclage des déchets organiques complexes. Si tu n'avais pas été là, il ne resterait rien dans six heures. Même pas du phosphate.

— Quelqu'un voulait que je trouve ces os, Lucie.

— Ou quelqu'un voulait que tu fasses partie de la soupe.

Elle s'approche de lui. Elle sent l'odeur de chlore qui émane de ses vêtements. Elle passe un doigt ganté de nitrile sur la cicatrice de sa tempe.

— On t'a suivi ?

— Varenne est sur place. Il a trouvé mon badge.

Lucie esquisse un sourire glacé.

— Le Chien. Il ne lâchera pas l'os.

— Je ne suis pas l'os, Lucie. Je suis le scalpel.

Thorne sort un petit carnet de sa poche. Il y a dessiné de mémoire la gravure laser vue sur le fémur. Les stries sont irrégulières. Un motif codé.

— Regarde ça.

Lucie prend le carnet. Elle fronce les sourcils. Ses yeux scannent le dessin avec une intensité de microscope.

— Ce n'est pas un laser industriel standard, murmure-t-elle. C'est une fréquence de modulation spécifique. On utilise ça pour marquer les prothèses expérimentales. Ou les composants de haute sécurité dans l'aérospatiale.

Elle relève la tête.

— Elias, ce truc vient d'en haut. De beaucoup plus haut que la Zone Nord.

Thorne regarde le corps sur la table. Un homme d'une cinquantaine d'années. Un "oublié".

— On va avoir besoin de place, dit Thorne.

— Pour quoi faire ?

— Pour disséquer le système. Avant qu'il ne me digère.

Au loin, le hurlement d'une sirène déchire le silence de la nuit.

Varenne n'est pas loin. Il est dans l'angle mort. Mais Thorne sait une chose que l'inspecteur ignore encore.

Dans un labyrinthe, le rat qui connaît les conduits est toujours celui qui survit.

Thorne prend un scalpel propre sur le plateau. La lame brille.

La traque vient de changer de dimension. Ce n'est plus une fuite. C'est une opération de nettoyage.

Zéro résidu. C'est sa devise.

Et il va l'appliquer à la ville entière.

Chapitre 4

Le Bunker vide

La pluie de novembre ne lave rien. Elle plaque la suie sur les façades de la Zone Nord. Thorne avance dans l'ombre des entrepôts désaffectés. Sa démarche est souple. Économique. Ses bottes à semelles de gomme ne font aucun bruit sur le bitume gras.

Il atteint le bloc 14. Une carcasse de béton et d'acier. Il évite l'ascenseur. Trop bruyant. Trop lent. Un piège mécanique. Il emprunte l'escalier de service. Sa main gantée effleure la rampe. Il compte les marches. Soixante-douze pour atteindre le quatrième étage. Son rythme cardiaque est une horloge stable. 62 BPM.

Porte 402. Un témoin de passage. Un cheveu blond, coincé entre le bâti et le battant, à dix centimètres du sol. Le cheveu est là. Personne n'est entré.

Thorne insère la clé. Il tourne le cylindre. Le mécanisme est huilé au graphite. Aucun clic. Il entre. Referme. Verrouille.

Le studio fait quinze mètres carrés. C'est une cellule. Un espace de transit. Les murs sont blancs, peints à l'époxy. Lessivables. Le sol est un linoléum gris neutre. Pas de tapis. Pas de rideaux. Juste des stores vénitiens en aluminium. Les lames sont inclinées à 45 degrés.

Il n'allume pas la lumière. La lueur orange des lampadaires de la rue filtre à travers les stores. Elle dessine des rayures sur le mobilier. Une table de dissection en inox. Une chaise de bureau. Un lit de camp militaire, les draps tendus à l'équerre.

Thorne retire sa veste. Il la suspend à un crochet. Il ouvre le placard sous l'évier. Il

sort un bidon de cinq litres. Isopropanol pur à 99 %.

Le protocole commence.

Il imbibe un chiffon en microfibre. Il commence par la poignée de porte intérieure. Il frotte. Mouvement circulaire. Élimination des huiles cutanées. Des résidus épithéliaux. Il passe au verrou. Aux charnières. L'odeur de l'alcool envahit la pièce. Une odeur de bloc opératoire. L'odeur de la sécurité.

Il se déplace vers la table. Il vide ses poches. Un trousseau de clés. Un portefeuille en Kevlar. Un téléphone jetable. Le carnet où il a dessiné les stries du fémur.

Il regarde le carnet. Les marques laser.

ET-404.

Son matricule. Son ancienne vie. Elle remonte à la surface comme un cadavre gazeux.

Il s'assoit. Ouvre le tiroir de la table. Il en sort un ordinateur portable durci. Un Panasonic Toughbook. Pas de connexion Wi-Fi. Pas de Bluetooth. Un port Ethernet sécurisé par un tunnel VPN qu'il ne connecte qu'en cas d'urgence absolue.

Il insère une clé USB cryptée. Il tape un mot de passe de vingt-quatre caractères. Alphanumérique. Aléatoire.

L'écran s'allume. Une lumière bleue, froide, frappe son visage de pierre. Il ouvre un répertoire caché. "Archives Gendarmerie - Section Balistique - 2018".

Ses doigts volent sur le clavier. Il cherche un fichier spécifique.

Projet : OSIRIS.

À l'époque, il analysait des fragments d'os retrouvés dans une décharge chimique près de Lyon. La même méthode. Une dissolution acide interrompue. Des marquages laser sur les surfaces osseuses.

Il avait trouvé l'origine. Une filiale de *Chimie-Pro*. Des prothèses expérimentales en alliage de titane et de céramique. Elles étaient marquées pour la traçabilité. Mais le marquage qu'il avait vu sur le fémur de la cuve 88-B était différent. Plus fin. Plus complexe.

Il compare le dessin de son carnet avec les photos d'archives.

Les stries correspondent. La fréquence de modulation du laser est identique. Mais le code "ET-404" n'est pas une série industrielle.

Dans le langage informatique, l'erreur 404 signifie : *Non trouvé*.

Dans le code de la Gendarmerie, la mention ET signifiait : *Élément Transféré*.

Élément transféré - Non trouvé.

C'est une signature. Une provocation. Ou un avertissement.

Thorne ferme l'ordinateur. Il retire la clé USB. Il la pose sur la table. Il prend une pince de précision. Il brise la puce mémoire. Il place les débris dans un creuset en céramique.

Il se lève. Il va vers le mur du fond. Il pousse une plaque de placo dissimulée derrière le lit. Un coffre-fort ignifugé est encastré dans le béton.

Il compose la combinaison.

À l'intérieur : trois passeports. Un français, un suisse, un polonais. Deux cent mille euros en coupures de cinquante. Des liasses compactes sous vide. Un Glock 17. Trois chargeurs pleins. Munitions subsoniques.

Il sort le passeport français. *Elias Thorne*. C'est une identité de surface. Elle est brûlée. Varenne a le badge. Varenne a le nom.

Il prend le passeport suisse. *Marc Aubert*.

Il vide le reste de son portefeuille dans le creuset. Ses papiers d'identité. Ses cartes de crédit. Son permis de conduire.

Il verse un accélérateur chimique sur l'amas de plastique et de papier. Il craque une allumette.

La flamme monte. Bleue. Intense. Thorne regarde ses anciennes vies se transformer en cendres. Il ne cille pas. La chaleur irradie sur sa peau, mais ses mains restent froides.

Il prend le Glock. Il vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Il replace l'arme dans son holster de ceinture.

Il se rassoit. Il prend une bouteille d'eau minérale. Il boit une gorgée. Ses yeux scannent la pièce.

Il a été piégé. La cuve 88-B n'était pas un accident de nettoyage. C'était un appât. Quelqu'un savait qu'il serait de service ce 14 novembre. Quelqu'un connaissait son passé à la Gendarmerie. Quelqu'un connaissait son matricule.

Chimie-Pro.

Varenne est à leur solde. Lucie l'a dit. Le flic ne cherche pas un coupable. Il cherche à boucler la boucle. À effacer le nettoyeur qui en sait trop.

Thorne se lève. Il attrape un sac à dos tactique. Il y jette le reste des liasses de billets. Le kit de premier secours. Un set de crochets de serrurier. Deux bouteilles d'isopropanol.

Il s'arrête devant le miroir de la salle de bain.

Le néon grésille. Son visage est une carte de cicatrices et de regrets. Il prend une tondeuse. Il rase sa barbe de trois jours. Il coupe ses cheveux courts. Très courts. Presque à blanc.

Il change de vêtements. Un jean brut. Un sweat à capuche noir. Une veste de chantier sans marque. Il ressemble à n'importe quel ouvrier de la Zone Nord. Une ombre parmi les ombres.

Il revient dans la pièce principale. Le feu dans le creuset s'éteint. Il ne reste qu'une croûte noire.

Il prend le bidon d'isopropanol. Il en verse sur le lit. Sur la table. Sur le sol.

Il ne veut pas seulement partir. Il veut effacer le passage de la bête.

Il sort son téléphone jetable. Il compose un numéro.

— C'est moi, dit-il quand la voix décroche.

— Elias ? Lucie est à l'autre bout. Sa voix est un murmure de métal. Varenne vient de passer à la morgue. Il posait des questions sur toi.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que je ne connaissais pas de Thorne. Que je ne traitais qu'avec des cadavres. Il n'a pas insisté. Mais il a laissé un homme en surveillance devant l'entrée.

Thorne serre le téléphone.

— Ils remontent la chaîne. Je quitte le bunker.

— Où vas-tu ?

— Là où le système ne regarde pas.

— Fais attention. Le marquage laser... j'ai fait des recherches. Ce n'est pas seulement de l'aérospatiale. C'est une division de défense biologique. *Chimie-Pro* a un contrat avec le Ministère.

Thorne sent une décharge d'adrénaline. Son cœur passe à 70 BPM.

— Quel genre de contrat ?

— Traitement des déchets sensibles. Ils ne se contentent pas de dissoudre des corps, Elias. Ils font de la place pour quelque chose de nouveau.

— Je te rappelle.

Il raccroche. Il retire la batterie du téléphone. Il jette les deux parties dans le creuset encore chaud.

Il prend son sac. Il se dirige vers la porte.

Il s'arrête. Son instinct de prédateur hurle.

Un bruit. Infime. Au-delà de la porte.

Le grincement d'une semelle de cuir sur le linoléum du couloir.

Varenne n'a pas attendu le matin. Le Chien a du flair.

Thorne ne panique pas. Il pose son sac. Il dégaine le Glock. Il désactive la sûreté. Un clic métallique, sec comme un os qui casse.

Il se plaque contre le mur, à côté de la porte.

Il attend.

Une ombre passe sous la porte. Coupe la faible lueur du couloir.

Puis, une voix. Grasse. Fatiguée.

— Elias ? Je sais que tu es là. L'isopropanol... ça sent jusqu'ici. C'est propre. Trop propre.

Varenne.

— On peut discuter, Elias. Je ne suis pas venu pour l'arrestation. Je suis venu pour la transaction.

Thorne ne répond pas. Il retient son souffle.

— *Chimie-Pro* veut récupérer ses échantillons, continue Varenne derrière le bois de

la porte. Le fémur. Les fragments. Donne-moi ce que tu as trouvé, et tu disparais. Je te donne ma parole.

Un mensonge. Varenne n'a plus de parole. Il n'a que des dettes.

Thorne regarde le bidon d'alcool renversé sur le sol. Les vapeurs sont saturées. Une seule étincelle et la pièce devient une fournaise.

Il prend un briquet Tempête dans sa poche.

— Tu as dix secondes, Elias. Après ça, mes gars enfoncent la porte. Et ils n'ont pas de consignes de sécurité.

Thorne sourit. Un rictus sans joie.

Il n'est plus le nettoyeur. Il est le résidu que le système n'a pas réussi à dissoudre.

Il lance le briquet allumé sur le lit imbibé d'isopropanol.

Le feu ne prend pas. Il explose.

Une onde de choc bleue déchire l'obscurité.

Thorne se jette au sol.

La porte vole en éclats sous l'effet d'un bélier hydraulique.

La silhouette de Varenne apparaît dans l'encadrement, découpée par les flammes.

— Merde ! hurle le flic.

Thorne ne tire pas. Pas encore.

Il glisse entre les jambes de Varenne alors que la fumée noire envahit le couloir. Il utilise la confusion. La chaleur. Le chaos.

Il frappe Varenne à la gorge avec la crosse de son arme. Un coup sec. Précis. Le cartilage craque.

L'inspecteur s'effondre, étouffant.

Thorne ne s'arrête pas. Il enjambe le corps. Il court vers l'escalier de service.

Derrière lui, l'alarme incendie commence à hurler. Un cri strident qui couvre les ordres des policiers.

Il descend les marches quatre à quatre.

Il débouche dans la ruelle. L'air froid lui brûle les poumons. C'est l'odeur de la liberté. Une liberté de rat d'égout, mais une liberté quand même.

Il disparaît dans les boyaux de la Zone Nord.

Le bunker brûle. Ses preuves brûlent. Son passé n'est plus qu'une colonne de fumée noire qui monte vers le ciel de plomb.

L'opération de nettoyage a commencé.

Mais cette fois, c'est lui qui tient le solvant.

Chapitre 5

L'Alchimiste

La pluie tombe sur la Zone Nord. Ce n'est pas de l'eau. C'est un distillat de suie et de soufre. Le liquide perle sur le cuir de la veste d'Elias Thorne. Il ne sent pas le froid. Il sent l'isopropanol qui sature encore ses pores. Son poignet gauche est brûlé. Une cloque de la taille d'une pièce de deux euros. Il ne la soigne pas. La douleur est un indicateur de viabilité.

Il marche. Cadence : quatre kilomètres-heure. Constante. Son rythme cardiaque s'est stabilisé à 68 BPM. Trop haut. Il inspire par le nez, expire par la bouche. Lentement.

Le Lavomatic "Le Lys Blanc" se situe à l'angle de la rue des Forges. Une enseigne au néon clignote. Le "L" et le "Y" sont morts. *Le s Blanc*. À l'intérieur, l'air est saturé de vapeur de perchloroéthylène. Une odeur de propre chimique qui agresse les sinus. C'est parfait.

Thorne traverse la salle des machines. Personne. Les tambours tournent dans un fracas métallique. Il pousse la porte "Privé" au fond. Un escalier en colimaçon plonge dans les entrailles du bâtiment. L'air change. L'humidité augmente. L'odeur de lessive s'efface devant celle du formol et de l'ozone.

Au bas des marches, une porte blindée en acier brossé. Un clavier numérique. Thorne tape le code. 0-4-0-4. Son matricule. Une ironie qu'il ne savoure pas.

Le verrou hydraulique se libère.

L'atelier de Lucie est une nef de carrelage blanc sous des tubes fluorescents de 6000

Kelvins. Chirurgical. Froid. Au centre, trois tables d'autopsie en inox. Sur la première, un thorax ouvert. Les écarteurs maintiennent les côtes comme les mâchoires d'un piège à loup.

Lucie ne lève pas les yeux. Elle porte un tablier en vinyle épais, des gants en nitrile bleu et un masque panoramique relevé sur son crâne rasé. Elle manipule un scalpel avec la précision d'un horloger suisse. Elle sectionne une artère rénale. Elle dépose le rein dans une glacière de transport d'organes.

— Tu es en retard, Thorne.

Sa voix est un froissement de parchemin.

— J'ai eu une complication thermique, répond Thorne.

Il s'approche de la table. Le corps est celui d'un homme d'une cinquantaine d'années. Teint cireux. Pas de signes de lutte. Juste un trou propre à la base du crâne. Un travail de professionnel.

— Varenne est sur tes talons, dit Lucie. Elle dépose le second rein. Il a appelé le central pour un incendie volontaire. Ton bunker est en cendres.

— Je sais.

Thorne sort de sa poche un sachet de preuves scellé. À l'intérieur, le fragment de fémur récupéré dans la cuve 88-B. Il le pose sur le rebord de la table d'inox. Le métal tinte.

— J'ai besoin d'une analyse. Maintenant.

Lucie lâche son scalpel. Elle retire ses gants souillés d'un geste sec. Elle en enfle des

neufs. Elle saisit le sachet. Elle approche le fragment d'une lampe scialytique.

— C'est quoi ?

— Un résidu. Cuve d'acide chlorhydrique. Zone Nord.

Lucie examine l'os. Elle utilise une loupe binoculaire montée sur bras articulé. Ses doigts parcourent la surface poreuse du fémur. Elle s'arrête sur la gravure laser.

ET-404.

Elle lève les yeux vers Thorne. Son regard est une lame de rasoir.

— C'est ton marquage, Elias. Tu nettoies tes propres cadavres maintenant ?

— Ce n'est pas mon œuvre. Quelqu'un utilise ma procédure. Et mon nom.

Lucie ramène l'os sous un microscope électronique relié à un moniteur. L'image apparaît en noir et blanc. Un paysage lunaire de cratères et de fibres calcifiées. Elle zoome sur les bords de l'inscription.

— Regarde ça, dit-elle.

Thorne se penche. Les bords de la gravure sont nets. Trop nets.

— Le laser a brûlé la matière, continue Lucie. Mais regarde la rétraction des tissus périostés. L'os a réagi.

Thorne fronce les sourcils. Ses mains restent immobiles le long de son corps.

— Explique.

— Pour que l'os réagisse comme ça, il faut une irrigation sanguine. Le marquage n'a pas été fait sur un cadavre, Thorne. Il a été fait sur un homme vivant.

Le silence tombe dans la pièce. Seul le ronronnement d'un congélateur au fond de la pièce rompt la stase. 68 BPM. Le pouls de Thorne ne bouge pas, mais une pression s'installe derrière ses globes oculaires.

— Ils l'ont marqué comme du bétail, murmure Lucie. Puis ils l'ont jeté dans l'acide. Ils voulaient que tu le trouves. C'est une signature. C'est une condamnation.

Elle déplace le fragment vers un spectromètre de masse. Elle prélève une micro-goutte de liquide résiduel dans une fissure de l'os. Elle injecte l'échantillon. L'écran affiche des courbes sinusoïdales. Des pics de composants chimiques.

— L'acide chlorhydrique n'est pas pur, annonce-t-elle après quelques secondes. Il y a des traces d'Inhibiteur 12-B.

— C'est un additif anti-corrosion, dit Thorne. Pour protéger les parois des cuves industrielles.

— Pas n'importe lesquelles. Le 12-B est un brevet exclusif de *Chimie-Pro*. Il n'est utilisé que dans le secteur de la Zone Nord. Mais il y a un détail.

Elle pointe un pic isolé sur le graphique.

— Un traceur isotopique. Le lot n°449. Ce lot a été livré il y a trois jours. Direction : le département des rebuts spéciaux.

Thorne mémorise l'information. Lot 449. Rebut spécial. C'est son propre secteur. Mais il n'a jamais reçu cette livraison.

— Quelqu'un gère une chaîne de traitement parallèle, dit Thorne.

— Et tu es le produit final qu'ils veulent dissoudre, ajoute Lucie.

Elle range le fragment d'os dans une boîte en plomb. Elle se tourne vers son cadavre ouvert. La session de travail reprend.

— Varenne n'est qu'un chien de chasse, Thorne. Il suit l'odeur du sang. Mais ceux qui ont gravé ton nom sur cet os... ils ne veulent pas t'arrêter. Ils veulent t'effacer de la base de données.

Thorne ne répond pas. Il ajuste sa veste. Il vérifie l'engagement du chargeur de son Sig Sauer sous son aisselle. Le clic métallique est le seul adieu qu'il s'autorise.

— Lucie ?

Elle ne s'arrête pas de recoudre le thorax. Le fil de nylon grince contre la peau morte.

— Quoi ?

— Qui était l'homme sur la table ?

— Un technicien de surface. Il travaillait à la maintenance des serveurs de *Chimie-Pro*. Il a eu la mauvaise idée de copier des fichiers sur une clé USB avant son départ à la retraite.

— Tu as récupéré la clé ?

Lucie s'arrête. Elle plonge sa main gantée dans la cavité abdominale du mort. Elle en ressort un petit objet rectangulaire, enveloppé dans du plastique chirurgical. Il est

couvert de bile et de sang.

— Je devais la vendre à un courtier de l'Est demain matin.

— Donne-la moi.

— Ça te coûtera un rein, Thorne. Littéralement.

— Je te donnerai celui de Varenne. S'il survit à notre prochaine rencontre.

Lucie esquisse un sourire glacé. Elle lui lance la clé. Thorne la rattrape au vol.

— Ne te fais pas dissoudre, Elias. Tu es le seul client qui ne se plaint jamais de mes tarifs.

Thorne remonte l'escalier. Il ne court pas. Chaque pas est pesé. Il ressort dans la ruelle. La pluie s'est transformée en neige fondue. Une bouillie grise qui recouvre les trottoirs.

Il sort son téléphone jetable. Il compose un numéro mémorisé.

— C'est Thorne. J'ai besoin d'un accès au secteur des rebuts spéciaux. Lot 449.

À l'autre bout du fil, une voix distordue par un modulateur répond :

— C'est une zone de haute sécurité, Thorne. Même pour un fantôme comme toi. Si tu y vas, tu n'existes plus.

— Je n'ai jamais existé.

Il raccroche. Il brise le téléphone sous son talon.

Il se dirige vers la silhouette massive de l'usine *Chimie-Pro* qui déchire l'horizon.
Les cheminées crachent des flammes bleues dans la nuit. C'est là-bas que tout
commence. C'est là-bas que tout finira.

Zéro résidu. C'est la règle.

Et il compte bien l'appliquer à ses créateurs.

Chapitre 6

Le tic de Varenne

Le hall de Chimie-Pro. Quarante étages de verre fumé et d'acier brossé. Un temple à la gloire de l'entropie contrôlée. L'air est filtré. Surchauffé. Il a un goût d'ozone et de parfum de synthèse.

Varenne marche sur le marbre blanc. Ses semelles en caoutchouc usé grincent. Le bruit résonne contre les parois. Trop fort. Trop sale. Il sent l'odeur de son propre corps : tabac froid, sueur rance, café bas de gamme. Dans ce décor chirurgical, il est une erreur système. Une tache de graisse sur une lame de scalpel.

L'ascenseur est une capsule pressurisée. Trente-deuxième étage. Direction : Bureau de la Communication de Crise. Un euphémisme pour désigner le département des disparitions administratives.

Marc-Henri Morel l'attend derrière un bureau monolithique en polymère noir. Morel est lisse. Cheveux gominés. Costume trois-pièces à deux mille euros. Ses mains sont soignées. Des mains qui n'ont jamais manipulé de soude caustique.

— Inspecteur Varenne. Merci d'être venu si vite.

La voix de Morel est un lubrifiant. Elle glisse sur les aspérités de la réalité. Il ne propose pas de s'asseoir. Il pose un dossier sur la surface mate. Un dossier mince. Trop mince pour une découverte de restes humains dans une cuve d'acide.

— Nous avons les résultats de l'audit interne, dit Morel.

Varenne ne répond pas. Il fixe une particule de poussière qui danse dans un rayon de soleil. Sa paupière droite tressaute. Un battement irrégulier. Un code Morse nerveux.

— Elias Thorne, continue Morel. Matricule ET-404. Un élément instable. Dossier médical faisant état de troubles obsessionnels. Nous avons retrouvé des psychotropes non prescrits dans son casier.

— Thorne est un professionnel, dit Varenne. Sa voix est un raclement de gravier. Il ne prend pas de drogues. Il nettoie.

Morel sourit. Ses dents sont trop blanches.

— Il a fait une décompensation psychotique. Les restes dans la cuve 88-B ? Des simulations. Des os d'animaux gravés pour attirer l'attention. Un appel au secours d'un homme qui sombre.

Varenne s'approche du bureau. Il sent l'haleine mentholée de Morel.

— Le légiste dit que c'est de l'humain. Des phalanges. Un fémur. Marqués au laser. C'est du travail de précision. Pas un délire de camé.

Le tic de Varenne s'intensifie. *Tac-tac. Tac.*

Morel sort un stylo-plume en or. Il le fait tourner entre ses doigts. Un geste de prédateur qui s'ennuie.

— Le légiste va réviser son rapport, Inspecteur. Une erreur de manipulation des échantillons. Chimie-Pro est le premier employeur de la région. Nous finançons le nouveau gymnase de la police. Nous finançons votre fonds de pension. L'affaire est classée en accident industriel impliquant un employé instable. Thorne est recherché pour vandalisme et vol de matériel sensible. Rien de plus.

Morel tend une enveloppe. Elle est épaisse. Elle ne contient pas de papier.

— Prenez des vacances, Varenne. Votre œil vous trahit. Vous êtes fatigué.

Varenne regarde l'enveloppe. Il voit le reflet de son propre visage dans le bureau noir. Un masque de fatigue. Une gueule de chien battu qui a oublié comment mordre. Il prend l'enveloppe. Elle disparaît dans la poche intérieure de son veston froissé.

— C'est noté, dit Varenne.

Il fait demi-tour. Il quitte le bloc opératoire.

Sa Peugeot 508 est garée sur le parking souterrain. L'habitacle est un sarcophage de plastique gris. Varenne s'assoit derrière le volant. Il ne démarre pas. Il sort l'enveloppe. Dix mille euros. En coupures de cinquante. Le prix du silence. Le prix de l'oubli.

Sa paupière bat la chamade. Un tambour de guerre sous la peau.

Il ouvre son ordinateur portable. Un modèle de dotation, lent, à l'écran rayé. Il branche une clé 4G cryptée. Une acquisition personnelle. Non traçable.

Il ignore les fichiers de Chimie-Pro. Il ignore les ordres de la hiérarchie. Varenne est un cynique, mais son cerveau fonctionne comme une vieille horloge mécanique. Une fois le mécanisme lancé, il ne s'arrête qu'à la fin du cadran.

Il entre dans la base de données de la Gendarmerie. Section Archives Classifiées. Niveau de sécurité 3. Il tape le nom : ELIAS THORNE.

Accès refusé.

Varenne tape un code administrateur. Le code d'un ancien collègue devenu préfet, récupéré lors d'une soirée trop arrosée.

Accès autorisé.

Le dossier Thorne apparaît. La photo d'identité judiciaire date de douze ans. Thorne y est plus jeune. Moins marqué. Mais le regard est le même. Deux billes de mercure qui fixent l'objectif avec une indifférence minérale.

Spécialité : Technicien Supérieur en Balistique et Traitement de Scène de Crime.

Varenne lit les rapports. Thorne n'était pas un simple flic. C'était l'homme qu'on appelait quand la scène de crime était trop complexe. Ou trop compromettante. Il avait une spécialité non officielle : l'effacement.

Varenne descend dans l'historique.

12 mai 2012. Affaire "Ombre Portée".

Un triple homicide dans une villa de la Côte d'Azur. Les victimes : un sénateur, sa maîtresse, et un garde du corps.

Thorne arrive sur les lieux à 03h00.

À 06h00, la villa prend feu. Court-circuit accidentel.

Toutes les preuves sont détruites. Les prélèvements ADN, les douilles, les enregistrements vidéo. Tout.

Varenne fronce les sourcils. Son tic s'arrête net. Le silence dans la voiture devient lourd.

Thorne n'a pas été révoqué pour incompétence. Il a été révoqué pour avoir détruit des preuves dans l'affaire "Ombre Portée". Mais le rapport interne suggère autre chose. Thorne a détruit les preuves *sur ordre*. Puis, il a été sacrifié pour couvrir la hiérarchie.

Il y a une note manuscrite numérisée en bas de la dernière page.

« Sujet trop efficace. Sait comment faire disparaître un corps sans laisser de résidu chimique. Dangerosité latente : élevée. »

Varenne ferme l'ordinateur.

Thorne n'est pas un fou. C'est un outil. Un outil que Chimie-Pro a récupéré dans la décharge de la République pour faire le sale boulot. Et aujourd'hui, l'outil a trouvé quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Des restes humains marqués à son propre nom.

On n'efface pas un effaceur. C'est une erreur de débutant.

Varenne démarre le moteur. Le diesel claque. Il sort du parking. La lumière du jour est agressive. Il se dirige vers la Zone Nord. Pas pour arrêter Thorne. Pour comprendre la mécanique du piège.

Il sait que Morel le fait suivre. Il sait que l'enveloppe dans sa poche est un traceur moral. Si il y touche, il appartient au système. Si il la jette, il meurt.

Il s'arrête à un feu rouge. Sur le trottoir, un écran publicitaire géant diffuse une boucle pour *Chimie-Pro*. "Pour un avenir propre".

Varenne regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Il attrape son flacon de collyre dans la boîte à gants. Trois gouttes dans l'œil droit. Le liquide brûle.

Il prend son téléphone. Il appelle un numéro privé.

— C'est Varenne. J'ai besoin d'un relevé de géolocalisation pour le matricule ET-404. Officieusement.

À l'autre bout, une voix hésitante :

— Inspecteur, l'affaire est classée. Le commandant a été très clair...

— Le commandant dort avec une enveloppe de Morel sous son oreiller, aboie Varenne. Donne-moi cette position ou je ressortirai le dossier de ton divorce et l'histoire des détournements de scellés.

Un silence. Le bruit des touches d'un clavier.

— Dernier signal borné il y a deux heures. Secteur des rebuts spéciaux. Lot 449. C'est une zone morte, Inspecteur. Pas de caméras. Pas de témoins.

— Parfait, dit Varenne. C'est exactement là que les fantômes se cachent.

Il raccroche. Il jette le téléphone sur le siège passager.

Il sait ce qu'il va trouver au Lot 449. Des cuves. De l'acide. Et probablement son propre nom gravé sur un morceau d'os si il ne fait pas attention.

Varenne appuie sur l'accélérateur. La Peugeot s'élance dans la grisaille industrielle. Le tic est revenu. Plus rapide. *Tac-tac-tac.*

Il n'est plus un flic. Il est une pièce d'usure dans une machine qui s'emballe. Et la machine a horreur des résidus.

Il arrive à la lisière de la Zone Nord. Les cheminées de Chimie-Pro dominant le

paysage comme des doigts noirs pointés vers un ciel absent. Thorne est quelque part là-dedans. Au cœur du réacteur.

Varenne vérifie son arme de service. Un Sig Sauer P226. Quinze cartouches dans le chargeur. Une dans la chambre. Le métal est froid contre sa paume.

Le chasseur et la scorie vont se rencontrer.

Il coupe ses phares. Il s'engage sur la route de service. La neige fondue s'accumule sur le pare-brise comme une peau morte.

Zéro résidu.

Varenne sourit pour la première fois de la journée. Un sourire sans dents. Un sourire de cadavre.

Il va falloir beaucoup d'acide pour tout nettoyer.

Chapitre 7

Laser et Nécrose

L'obscurité de la Zone Nord n'est pas un vide. C'est une matière. Un mélange de suie, de vapeur d'eau pressurisée et de graisse graphitée. Elias Thorne progresse dans cette mélasse. Ses bottes à semelles de caoutchouc ne produisent aucun son sur le bitume craquelé. À sa gauche, la structure du Lot 449. Un monolithe d'acier galvanisé. Les parois vibrent sous l'action des compresseurs internes.

Thorne s'arrête. Il plaque son dos contre la tôle froide. Il compte. Une pulsation toutes les secondes. Son cœur est un métronome calé sur la fréquence de l'usine. Soixante battements par minute. Constant.

Il observe le portail sud de l'Unité de Marquage 4 (UM4). C'est là que le métal reçoit sa signature. Des codes barres. Des numéros de série. Des labels de conformité. Le système est automatisé. Pas d'humains entre minuit et six heures. Juste les bras robotiques et les diodes de contrôle.

Thorne sort un boîtier de sa poche latérale. Un brouilleur de fréquence courte. Il l'active. La diode du lecteur de badge à l'entrée passe du rouge fixe au clignotement orange. Le système hésite. Une boucle de rétroaction force le déverrouillage de secours. Un clic métallique résonne dans le couloir de service.

Thorne entre.

L'air à l'intérieur est sec. Il sent l'ozone et le métal brûlé. Les lumières de sécurité baignent les machines d'une lueur bleue, chirurgicale. Les rails de transport serpentent au plafond comme des colonnes vertébrales dénudées.

Il se dirige vers la travée C. C'est là que se trouve la station laser haute précision. Un modèle *Titan-X5*. Capable de graver l'acier trempé au micromètre près. Thorne connaît cette machine. Il a nettoyé ses buses de refroidissement pendant trois ans.

Il s'approche de la console de commande. Ses doigts gantés de nitrile glissent sur le clavier tactile. L'écran s'allume. Il demande un identifiant. Thorne ne tape pas de nom. Il insère une clé USB préparée par Lucie. Le logiciel de la morgue clandestine contourne les protocoles de sécurité de Chimie-Pro.

Le menu racine s'affiche. Thorne navigue dans l'historique des tâches.

12 Novembre. 23:14. Marquage sur tubulure inox.

13 Novembre. 02:45. Gravure sur plaques de blindage.

14 Novembre. 01:12. Dossier "X-0".

Thorne s'arrête sur la ligne "X-0". Il n'y a pas de bon de commande associé. Pas de client. Juste un réglage de focale inhabituel.

Il ouvre les paramètres techniques du dossier. Son regard balaie les colonnes de chiffres. La puissance du faisceau : 40 Watts. La fréquence d'impulsion : 20 kHz. La vitesse de balayage : réduite à 150 mm/s.

Thorne sent une contraction dans ses masséters. Sa mâchoire se verrouille. Ces réglages ne sont pas faits pour le métal. Le métal nécessite une puissance supérieure pour l'ablation thermique.

Il vérifie la longueur d'onde. 1064 nanomètres. C'est la longueur d'onde optimale pour l'absorption par l'hydroxyapatite. Le composant principal de l'os humain.

Quelqu'un a reprogrammé la Titan-X5 pour transformer un outil industriel en scalpel

de marquage organique.

Thorne fait défiler le motif de gravure. Une image vectorielle apparaît à l'écran. Un rectangle parfait. À l'intérieur, des caractères alphanumériques.

ET-404.

Son propre matricule. Le marquage qu'il a trouvé dans la cuve 88-B sur les fragments de fémur.

Un bruit de pas résonne à l'autre bout de la travée. Un choc sourd. Une semelle de cuir sur le béton.

Thorne ne se retourne pas immédiatement. Il éteint l'écran d'un geste sec. Il retire la clé USB. Il se glisse derrière le carénage de la machine de découpe plasma voisine.

Le faisceau d'une lampe torche balaie l'obscurité. La lumière danse sur les cuves d'azote liquide. Elle se rapproche.

— Hé ! Qui est là ?

La voix est grasse. Mal assurée. C'est un agent de sécurité. Un type de la boîte *Vigil-Tech*. Trop payé pour regarder des caméras, pas assez pour mourir.

Thorne se plaque contre le sol. Il rampe sous le châssis de la machine. Ses mouvements sont fluides. Silencieux. Il est une ombre parmi les ombres.

L'agent approche. Ses pas sont lourds. Il respire fort. L'odeur de son café bas de gamme précède son arrivée. Il s'arrête devant la console de la Titan-X5.

— J'ai vu de la lumière ici, marmonne l'homme.

Il sort sa radio. Un grésillement emplit l'espace.

— Central, ici Morel. Je vérifie l'UM4. J'ai une anomalie sur la console 3.

Thorne est à deux mètres. Derrière les jambes de l'agent. Il observe les mollets de l'homme. Des varices saillent sous le pantalon uniforme trop serré. Un homme de cinquante ans. Sédentaire. Cœur fragile.

Thorne sort une seringue de sa poche intérieure. Elle est déjà armée. Une aiguille de 0,5 mm. À l'intérieur, un cocktail de chlorure de potassium et de succinylcholine. Une dose pour paralyser le diaphragme et arrêter le cœur en moins de vingt secondes.

Morel lève sa lampe vers les rayonnages. Il tourne le dos à Thorne.

Thorne se détend comme un ressort. Il se lève sans un bruit. Sa main gauche vient plaquer la bouche de Morel. Sa paume écrase les lèvres contre les dents. Le cri s'étouffe dans la chair.

La main droite de Thorne frappe. Précise. Chirurgicale. L'aiguille pénètre la veine jugulaire externe, juste sous l'oreille droite. Il enfonce le piston d'un coup sec.

Morel sursaute. Ses yeux s'écarquillent. Sa lampe torche tombe au sol. Elle roule en éclairant les structures métalliques du plafond.

Thorne maintient la pression. Il sent les muscles de Morel se tendre, puis se relâcher brutalement. La succinylcholine agit. Les nerfs ne transmettent plus d'ordres. Le corps devient une masse de viande inerte.

Thorne accompagne la chute. Il dépose le corps au sol avec précaution. Il ne veut pas de choc. Pas de bruit inutile.

Morel est au sol. Ses pupilles sont dilatées. Son diaphragme est figé dans une inspiration finale. Son cœur rate un battement. Puis deux. Le chlorure de potassium prend le relais. L'arrêt cardiaque est immédiat.

Thorne vérifie le pouls carotidien. Rien. Le silence organique.

Il ramasse la lampe torche. Il l'éteint. Il range la seringue dans un sac hermétique.

Il regarde le corps. Morel n'est plus un homme. C'est un résidu. Une scorie dans le système. Thorne doit traiter cette scorie.

Il saisit Morel par les aisselles. Il le traîne vers la zone de chargement des déchets chimiques. Là, une cuve de récupération des solvants usagés attend le ramassage matinal. De l'acétone. Du trichloréthylène. Des acides faibles.

Thorne soulève le couvercle de la cuve. Une vapeur âcre s'en échappe. Il bascule le corps à l'intérieur. Le liquide claque. Un remous, puis plus rien. Le corps coulera au fond. Les solvants attaqueront les tissus mous. D'ici le ramassage, les empreintes digitales seront effacées. La reconnaissance faciale sera impossible.

Il referme le couvercle. Il verrouille le loquet.

Il retourne à la console Titan-X5. Il sort un chiffon imbibé d'alcool isopropylique. Il frotte chaque touche qu'il a effleurée. Chaque surface. Il ne laisse pas de squames. Pas d'ADN. Pas de passage.

Son regard se porte sur le log de la machine une dernière fois.

Quelqu'un l'attend. Quelqu'un qui connaît son nom, son passé et ses méthodes. Quelqu'un qui utilise son propre langage pour lui parler. L'os et l'acide.

Thorne se dirige vers la sortie de secours. Il vérifie l'heure sur sa montre. 03h42.

Il franchit le seuil. L'air froid de la Zone Nord frappe son visage. La neige fondue recommence à tomber. Elle lave le béton. Elle efface ses traces de pas.

Il n'est pas un assassin. Il n'est pas un fugitif. Il est un technicien en maintenance. Il vient de purger une erreur système.

Il s'enfonce dans le labyrinthe de tuyauteries. Derrière lui, l'usine continue de respirer. Un ronronnement de métal et de haine.

Thorne doit trouver Lucie. Il a besoin de plus de puissance de calcul. Il a besoin de savoir qui a accès au dossier "X-0".

Il marche. Son rythme cardiaque redescend à 58.

Le Lot 449 disparaît dans le brouillard chimique.

Zéro résidu.

Mais dans son esprit, l'image de son propre matricule gravé dans l'os reste brûlante. Comme une morsure de laser.

Thorne s'arrête devant une grille de ventilation. Il jette un dernier coup d'œil à l'Unité de Marquage.

La chasse n'est plus une simple traque. C'est une dissection.

Et il est temps d'ouvrir le ventre de la bête.

Chapitre 8

L'ombre du double

Le néon de la morgue clandestine grésille. Fréquence : 50 hertz. Une lumière d'agonie sur les carrelages déchaussés. L'air sature de formol et de tabac froid.

Lucie est penchée sur un thorax ouvert. Ses gants en nitrile bleu brillent sous la lampe scialytique récupérée. Elle ne lève pas les yeux. Ses doigts manipulent une pince de Kocher avec une précision d'horloger.

— Tu es en retard, Thorne. Ton pouls est à combien ?

— 62. Stable.

Thorne dépose une clé USB sur le plateau en inox. Le métal tinte. Un bruit sec. Chirurgical.

— J'ai besoin du dossier X-0, dit Thorne. Et des registres de livraison de l'acide fluorhydrique. Les cuves de 1000 litres. Grade industriel.

— L'acide qui mange tout. Même les souvenirs.

Lucie lâche sa pince. Elle se redresse. Ses piercings captent la lumière crue. Elle s'approche d'un terminal informatique camouflé derrière une rangée de bocal contenant des fragments hépatiques. Ses doigts courent sur le clavier. Un staccato mécanique.

— Le marquage laser sur l'os, murmure-t-elle sans quitter l'écran des yeux. C'est ta signature, Elias. Ton réglage. 10,6 micromètres de longueur d'onde. Une brûlure nette. Sans carbonisation excessive.

— Ce n'est pas moi.

— Je sais. Mais celui qui a fait ça utilise ton étalonnage. Il a copié tes protocoles de nettoyage. Il ne se contente pas d'effacer. Il plagie.

L'écran affiche une carte de la Zone Nord. Des points rouges clignotent le long de la berge.

— Regarde les flux, continue Lucie. Chimie-Pro a commandé douze tonnes de précurseurs chimiques le mois dernier. Destination : Quai de déchargement 4. Officiellement, c'est pour le traitement des boues. Officieusement, les capteurs de pression du pipeline indiquent une surconsommation nocturne. Entre 02h00 et 04h00.

— Le créneau des fantômes.

— Exactement.

Thorne observe les courbes. Son esprit traite les données comme un tableur. Volume, débit, temps de dissolution. La mathématique du crime parfait.

— Qui réceptionne au Quai 4 ? demande Thorne.

— Un sous-traitant. "Apex Solutions". Une coquille vide. Mais les signatures numériques sur les bons de livraison sont cryptées avec une clé que tu connais.

Elle pivote l'écran. Thorne voit le code. Son ancienne matricule de la Gendarmerie sert de racine au chiffrement.

L'insulte est totale.

Quai de déchargement 4. 04h15.

Le brouillard rampe sur l'eau noire de la Meuse. L'odeur est un mélange de gazole et

de soufre. Thorne est une ombre parmi les ombres. Il porte une combinaison en Tyvek noir, traitée contre les radiations thermiques. Il ne reflète aucune lumière.

Il franchit le premier périmètre. Un grillage de trois mètres. Découpe circulaire à la pince monseigneur. Pas de bruit. Il se glisse à l'intérieur.

Le Quai 4 est une cathédrale de métal rouillé. Des grues immobiles ressemblent à des squelettes de dinosaures. Au centre, un hangar en tôle ondulée. Des fûts bleus sont alignés avec une géométrie maniaque.

Thorne se plaque contre une cuve tampon. Il attend. Il écoute.

Le vent siffle dans les structures. Au loin, le grognement d'un moteur diesel. Un patrouilleur.

Il se déplace en suivant les angles morts des caméras. Il connaît leur cycle de balayage. Six secondes de battement. Il franchit la distance en quatre.

L'entrée latérale du hangar est protégée par un verrou électronique. Thorne sort un boîtier d'interception. Connexion. Le code défile.

9-9-1-2.

La date de sa révocation.

Celui qui est à l'intérieur joue avec lui. C'est une invitation.

La porte coulisse dans un murmure de graisse et d'acier. Thorne entre. Il dégainé son Sig Sauer P226. Silencieux vissé. 340 grammes de pression sur la détente.

Le hangar n'est pas un entrepôt. C'est un laboratoire de dissolution à grande échelle.

Au centre, quatre cuves en polymère haute densité. Des tuyaux en téflon serpentent au sol, alimentés par les pompes doseuses. Le ronronnement des agitateurs est

hypnotique. Une vapeur translucide stagne à un mètre du sol.

Thorne s'approche du poste de contrôle. Une console Titan-X5. Identique à celle du Lot 449.

Sur le moniteur, une liste défile en boucle.

Il lit les noms.

Marcello, ancien chef de quart.

Dumont, ingénieur sécurité.

Vassili, technicien de maintenance.

Sept noms. Six sont barrés d'un trait rouge horizontal. Le septième clignote en blanc.

Elias Thorne.

En dessous, un fichier PDF est ouvert. Le titre : "Rapport d'audit X-0. Fuite de benzène souterraine. Nappe phréatique contaminée. Zone Nord irrécupérable."

Le scandale de pollution massive que Chimie-Pro étouffe depuis dix ans. Ces hommes n'étaient pas des victimes collatérales. C'étaient les lanceurs d'alerte. Les témoins de la gangrène.

Thorne sent une vibration dans le sol. Trop régulière pour être naturelle.

Il pivote. Derrière la cuve n°3, une silhouette se découpe.

Même gabarit. Même posture. Même combinaison.

L'autre tient un pistolet à impulsion électrique de type Taser X2. Une arme de neutralisation, pas d'exécution. L'autre veut le capturer vivant. Pour la cuve.

— Tu es en retard sur le protocole, Elias, dit la silhouette.

La voix est passée par un modulateur. Métallique. Artificielle. Mais l'inflexion est familière. C'est le rythme de Thorne. Sa cadence de parole.

— Qui es-tu ?

— Je suis la mise à jour. Tu étais le prototype. Précis, mais encombré par une conscience résiduelle. Moi, je n'ai pas de dossier à la Gendarmerie. Je n'ai pas de nom. Je suis une fonction.

L'inconnu tire. Thorne plonge derrière un chariot de transport. Le dard électrique percute un fût de solvant. Des étincelles bleues crépitent dans l'obscurité.

Thorne ne riposte pas. Pas encore. Il analyse l'espace.

Volume du hangar : 1200 mètres cubes.

Issue de secours : 15 mètres derrière l'adversaire.

Danger immédiat : Les cuves d'acide. Une balle perdue et l'atmosphère devient mortelle en trente secondes.

— Pourquoi le matricule ? demande Thorne en se déplaçant latéralement. Ses bottes ne font aucun bruit sur le béton.

— Pour la boucle, répond l'autre. Pour que la police trouve tes restes avec ton propre marquage. Un suicide par culpabilité. Le nettoyeur qui se dissout lui-même. C'est élégant. Très "zéro résidu".

Thorne repère une valve de décharge sur la conduite principale d'azote liquide. Elle est à deux mètres de lui.

Il tire trois coups rapides. Non pas sur l'homme, mais sur les fixations du projecteur au plafond.

Le projecteur s'effondre. Obscurité totale.

Thorne se propulse vers la valve. Il l'ouvre d'un coup sec.

Un jet de gaz cryogénique à -196°C jaillit dans un hurlement de vapeur blanche.

L'autre tire au jugé. Les décharges électriques illuminent le brouillard de givre comme des éclairs dans une tempête.

Thorne rampe. Il utilise la différence de température pour masquer sa signature thermique. Il contourne la cuve n°4.

Il voit l'autre. Le "Double". Il est immobile, cherchant une cible dans le chaos blanc.

Thorne se lève derrière lui. Il n'utilise pas son arme. Trop de risques d'explosion. Il utilise ses mains.

Il porte un coup de tranchant à la base du crâne. Précis. Destiné à déconnecter le système nerveux central.

L'autre pare. Il est rapide. Ses réflexes sont ceux d'un homme entraîné à la réponse réflexe. Il contre-attaque avec un coup de genou au plexus. Thorne bloque avec son avant-bras. Le choc est sec. Os contre os.

Ils s'agrippent. C'est un combat de miroirs. Chaque mouvement est anticipé par l'adversaire. Ils connaissent les mêmes points de pression. Les mêmes clés articulaires.

— Tu... vieillis... Thorne, siffle le modulateur de voix. Ton BPM monte. Je l'entends.

C'est vrai. Thorne sent son cœur cogner contre ses côtes. 75. 80. L'adrénaline pollue sa logique.

Dans la lutte, ils percutent la console de commande. Un bouton est activé.

Une alarme stridente déchire l'air.

VIDANGE D'URGENCE ACTIVÉE.

Les vannes des quatre cuves s'ouvrent simultanément. L'acide commence à se déverser sur le sol incliné du hangar. Une nappe translucide et mortelle progresse vers leurs pieds.

L'odeur de brûlé chimique devient suffocante. Les semelles de leurs bottes commencent à fumer.

Thorne lâche prise. Il donne un coup de tête violent dans le masque de son double. Le polycarbonate se fissure.

Il voit un œil à travers la brèche. Un œil bleu, vide d'émotion. Un œil qui ressemble au sien dans le miroir le matin.

L'autre recule, déséquilibré. Il glisse vers la nappe d'acide qui s'étend.

Thorne ne regarde pas. Il se rue vers la console. Il insère sa propre clé USB.

Transfert de données.

Le fichier "X-0" et la liste des cibles sont copiés.

98%. 99%. 100%.

Il arrache la clé.

Il se retourne. L'autre a réussi à se rétablir. Il se tient au bord du précipice chimique. L'acide ronge déjà le bas de sa combinaison. Des fumerolles rousses s'élèvent de ses jambes.

— Ce n'est pas fini, Elias. Tu es déjà mort. Tu ne le sais juste pas encore.

L'inconnu lance une grenade fumigène au phosphore.
Une explosion de lumière blanche. Aveuglante.

Quand la vision de Thorne revient, le hangar est vide. Seul le bruit des pompes qui s'essoufflent et le sifflement de l'acide sur le béton résonnent encore.

Thorne sort par l'issue de secours. Il court vers le quai.

Derrière lui, le hangar 4 commence à brûler. Le phosphore a réagi avec les vapeurs de solvant. Une colonne de feu vert s'élève vers le ciel noir de la Zone Nord.

Thorne s'arrête à l'abri d'un conteneur. Il vérifie sa montre.
04h32.

Ses mains tremblent légèrement. Il les serre en poings.

Il regarde la clé USB dans sa paume. Il a les preuves. Il a les noms.

Mais il a aussi vu son propre reflet essayer de le tuer.

Il n'est plus le technicien. Il est le résidu que le système essaie d'évacuer.

Il sort son téléphone. Un message unique vers Lucie.

"Le diagnostic est confirmé. Cancer généralisé. On passe au traitement radical."

Il s'enfonce dans la nuit. La neige recommence à tomber. Elle est noire, chargée de cendres industrielles. Elle recouvre tout.

Thorne ne laisse aucune trace. Sauf celle de sa haine, froide comme un métal brossé.

Chapitre 9

Point d'ébullition

La pluie tombe sur la Zone Nord. Ce n'est pas de l'eau. C'est un condensat de suie, de soufre et de mépris. Elle glisse sur le cuir de Thorne. Elle sature le béton poreux des ruelles derrière la Rue des Supplices.

Thorne marche. Son pas est régulier. Talon, plante, pointe. Silencieux. Il évite les flaques irisées par les hydrocarbures. Sa main gauche serre la clé USB dans sa poche. La douleur dans ses phalanges est un rappel mécanique. Il est vivant. Pour l'instant.

Il s'arrête à l'angle d'un entrepôt de stockage frigorifique. Les compresseurs ronronnent. Un bruit de gorge qui s'étouffe. Il consulte sa montre. 02h14. Lucie l'attend dans le sous-sol d'une ancienne tannerie. Elle a les solvants. Elle a les cartes d'accès.

Il scanne l'environnement. Angle de vue : 180 degrés. Rien ne bouge. Les lampadaires au sodium crachent une lumière d'urine. Il s'engage dans la ruelle.

À cinquante mètres, l'Inspecteur Varenne attend dans l'obscurité d'une Renault banalisée. L'habitacle pue le tabac froid et le café de distributeur. Varenne ne bouge pas. Sa paupière droite saute. Un signal électrique parasite.

— Cible en vue, murmure Varenne dans son émetteur.

Il n'y a personne sur la fréquence. Varenne travaille seul ce soir. Chimie-Pro paie pour la discrétion, pas pour le renfort. Il vérifie son arme. Un Smith & Wesson Model 10. Calibre .38 Special. Une antiquité fiable. Six coups. Pas de sécurité externe. Juste la

pression du doigt sur la détente.

Varenne sort du véhicule. La portière claque avec un bruit de métal fatigué. Il se plaque contre le mur. La brique est froide.

Thorne s'arrête net.

Le bruit du claquement de portière a voyagé à 340 mètres par seconde. Trop rapide pour l'ignorer. Thorne analyse. Distance estimée : quarante mètres. Origine : derrière lui, légèrement sur la droite.

Il ne se retourne pas. Il accélère.

Varenne sort de l'ombre. Il court lourdement. Ses chaussures de ville glissent sur le bitume gras.

— Thorne ! Gendarmerie ! Immobilisation immédiate !

Thorne ne répond pas. Les mots sont des pertes d'énergie. Il plonge derrière une benne à ordures métallique. L'acier rouillé est son premier bouclier.

Varenne s'arrête. Il adopte la posture de tir. Jambes écartées. Bras tendus. Il ne voit que le sommet du crâne de Thorne.

— C'est fini, Elias. Le Grillon a parlé. Ta petite amie à la morgue a laissé des traces sur le réseau. Tu es localisé. Tu es cerné.

Thorne fouille sa sacoche tactique. Ses doigts trouvent deux cylindres en aluminium de la taille d'une boîte de pellicule photo. Fabrication artisanale. Mélange de perchlorate de potassium, de lactose et de colorant organique. Il dégoupille le premier avec les dents.

Varenne avance. Il réduit la distance. Trente mètres. Vingt-cinq.

— Pose la clé, Elias. On peut arranger ça. Un suicide propre. Une cellule isolée. Choisis ta sortie.

Thorne lance le premier cylindre. Il décrit une courbe parfaite.

Varenne suit l'objet du regard. L'instinct de survie prend le dessus sur la procédure. Il tire.

Claquement.

La balle percute le bitume à deux mètres du cylindre. Le projectile ricoche avec un sifflement de métal torturé.

Le cylindre touche le sol. Il ne détonne pas. Il vomit une fumée opaque, dense, d'un rouge violent. En trois secondes, la ruelle est saturée. La visibilité tombe à zéro.

Varenne tousse. L'odeur est âcre. Chimique. Ça brûle les sinus.

— Enfoiré, crache Varenne.

Il tire à l'aveugle. Deux fois. Les éclairs de départ illuminent le brouillard rouge comme des flashes stroboscopiques.

Thorne se déplace. Il connaît la topographie. Il a mémorisé le plan de la zone sur une carte d'état-major avant de venir. Cinq pas à gauche. Contourner la palette de bois. Escalader la grille.

Il se hisse. Le métal de la grille est gelé.

Varenne entend le grincement de la clôture. Il pivote. Il ajuste sa visée vers le haut, là où la fumée est moins dense.

Il voit une silhouette. Une ombre grise contre le ciel de plomb.

Varenne presse la détente.

Le .38 rugit.

Thorne ressent un choc hydraulique dans l'épaule gauche. Ce n'est pas une douleur. C'est un impact de marteau-piqueur. Sa main lâche prise. Il tombe de l'autre côté de la grille.

Il atterrit dans la boue. Son épaule brûle maintenant. Une chaleur liquide se répand sous sa parka. Sang artériel. Température : 37 degrés. Le froid de l'air extérieur crée une buée immédiate sur sa plaie.

Il rampe sous un camion de livraison. Il doit stabiliser le système.

Varenne arrive contre la grille. Il ne peut pas passer. Il est trop massif. Il contourne par le portail principal, à cinquante mètres de là. Il recharge son barillet. Ses mains tremblent. L'adrénaline est un poison lent.

Sous le camion, Thorne retire sa main de son épaule. Elle est noire de sang sous la lumière des néons lointains. La balle est entrée dans le deltoïde antérieur. Elle est ressortie par l'omoplate. Traversante. Pas de débris osseux majeurs, sinon son bras serait inerte.

Il sort un kit de compression de sa poche intérieure. Pansement hémostatique. Il l'applique directement sur l'entrée du tunnel de chair. Il grogne. Un son sec. Animal.

Il serre la sangle avec ses dents.

La douleur est une information. Elle lui indique que ses nerfs fonctionnent.

Il doit bouger. Varenne arrive. Il entend le bruit des semelles de l'inspecteur sur le gravier de l'autre côté du camion.

Thorne sort sa deuxième grenade. Celle-ci est différente. Marquage bleu. Phosphore blanc et poudre de magnésium. Un agent incendiaire.

Il la fait rouler sous le réservoir de carburant du camion.

Il s'extirpe de sous le châssis et court vers l'ombre d'un transformateur électrique.

Varenne débouche au coin du véhicule.

— Thorne ! Je sais que tu saignes ! Tu ne feras pas cent mètres !

Le cylindre s'active.

Ce n'est pas une explosion. C'est une incandescence. Une lumière de 3000 degrés Celsius déchire la nuit. Le phosphore s'enflamme au contact de l'oxygène.

Le réservoir du camion, chauffé à blanc, cède.

L'onde de choc propulse Varenne contre un mur de parpaings. Ses vêtements prennent feu instantanément. Il hurle. Un cri strident qui déchire le ronronnement de la zone industrielle. Il se roule dans la boue pour éteindre les flammes.

Thorne regarde la scène pendant une seconde. Ses yeux mercure ne cillent pas.

Varenne est au sol. Il gémit. Son visage est une carte de brûlures au deuxième degré. Son arme est perdue dans les décombres fumants.

Thorne pourrait s'approcher. Il pourrait finir le travail. Une pression sur la carotide. Une lame dans la base du crâne. Nettoyage complet. Zéro résidu.

Mais le temps est une ressource épuisable. Les sirènes retentissent au loin. Les capteurs de chaleur du complexe ont alerté les pompiers.

Thorne se détourne. Il court vers le canal.

Chaque mouvement de son bras gauche lui envoie des décharges électriques jusqu'au cerveau. Il ignore le signal. Il se concentre sur la respiration. Inspirer par le nez. Expirer par la bouche. Rythmer l'effort sur les battements du cœur.

Il atteint le bord de l'eau. Le canal de l'Ourcq est une veine d'encre noire.

Il descend l'échelle de fer. Il se laisse glisser dans l'eau glacée. Le choc thermique anesthésie sa blessure.

Il nage sous la surface, le long des péniches amarrées. Il est un déchet parmi les débris. Invisible. Indétectable.

Il ressort trois cents mètres plus loin, derrière un entrepôt de stockage de produits chimiques.

Il escalade le quai. Il est trempé. Le sang s'est arrêté de couler, figé par le froid et la compression.

Il sort son téléphone. L'écran est fêlé, mais fonctionnel.

Il tape un code.

"Position Alpha compromise. Le Chien est blessé. Traitement en cours. Prépare le bloc. J'arrive."

Il range l'appareil.

Il regarde vers la Zone Nord. Une colonne de fumée noire s'élève dans le ciel orange.

Il n'est plus Elias Thorne, le technicien scrupuleux.

Il est l'infection que le système ne peut pas soigner.

Il s'enfonce dans les ruelles sombres, laissant derrière lui une traînée d'eau et de sang qui s'efface déjà sous la pluie acide.

Le chapitre se ferme sur le bruit lointain des gyrophares qui convergent vers le brasier.

Thorne est déjà ailleurs. Dans l'ombre. Là où les résidus deviennent des prédateurs.

Chapitre 10

Suture à froid

La porte blindée de l'entrepôt s'ouvre avec un sifflement pneumatique. L'air intérieur sent le formol et l'ozone. Une odeur de propre. Trop propre.

Elias Thorne entre. Ses bottes de sécurité laissent des traînées de boue noire sur le linoléum gris. Il tremble. Les frissons sont des décharges électriques qui secouent sa carcasse. Hypothermie stade 1. Sa température interne chute. Il doit stabiliser le système.

Lucie ne lève pas les yeux de son microscope. Elle porte un tablier en vinyle bleu. Des gants en nitrile. Ses mains sont immobiles. Des instruments de précision.

— Tu taches mon sol, Thorne.

Sa voix est monocorde. Un métronome.

— Le Chien, dit Thorne. Il a des dents.

Il retire sa veste. Le tissu est gorgé d'eau et de sang. Il colle à la peau. Thorne force. Le cuir déchire les croûtes déjà formées. Il ne grimace pas. Sa mâchoire est verrouillée. Il s'assoit sur le tabouret en Inox.

Le bras gauche est une boucherie. Une lacération profonde court du deltoïde au triceps. La chair est blanche, lavée par l'eau du canal. On voit le fascia. On devine l'os.

Lucie se lève. Elle s'approche. Elle attrape une lampe scialytique. La lumière crue inonde la plaie.

— Morsure de 9mm. Une balle chemisée. Elle a traversé. Pas de projectile à extraire. Tu as de la chance.

— La chance n'existe pas, réplique Thorne. C'est une erreur de calcul du tireur.

Lucie prépare un plateau. Bétadine. Lidocaïne. Seringue de 5ml. Pincés Adson. Porte-aiguille. Fil de nylon 4-0. Elle travaille sans un mot. Elle injecte l'anesthésique autour de la plaie. Thorne regarde le liquide gonfler les tissus. Il sent la pression, puis plus rien. Le silence nerveux.

— Les prélèvements de la cuve 88-B, dit Thorne. Tu as les résultats ?

Lucie commence la suture. Elle pique. Elle noue. Elle coupe. Le geste est répété, chirurgical.

— Les fragments de fémur étaient vides, Thorne.

Thorne fronce les sourcils. La douleur fantôme pulse dans son épaule.

— Vides ?

— Moelle osseuse aspirée. Proprement. Avant la dissolution dans l'acide. On ne parle pas d'un meurtre passionnel. On parle de récolte.

Elle tire sur le fil. La peau se rapproche. Les berges de la plaie se rejoignent en une ligne de crête violacée.

— J'ai remonté la chaîne logistique des conteneurs de la Zone Nord, continue-t-elle.

Les capteurs de poids indiquent une anomalie avant l'entrée dans la cuve. Les corps pesaient en moyenne quinze kilos de moins que la norme pour leur taille.

Thorne respire lentement. Son rythme cardiaque descend à 62 BPM. La logique s'installe. Le chaos devient un schéma.

— Les organes, conclut-il.

— Le foie. Les reins. Le cœur. Et surtout, les cellules souches mésenchymateuses. Tout ce qui peut être extrait avant que l'acide ne fasse son travail. Ta cuve 88-B n'était pas une tombe. C'était un vide-ordures pour déchets médicaux illégaux.

Lucie lâche ses instruments. Elle se dirige vers un terminal informatique. Ses doigts courent sur le clavier mécanique. Le bruit des touches ressemble à une salve de pistolet-mitrailleur.

— J'ai suivi le flux de données cryptées du serveur de la Zone Nord. Quelqu'un a utilisé ton matricule, ET-404, pour valider les bons de sortie. Mais le destinataire final n'était pas l'incinérateur municipal.

Elle tourne l'écran.

Une série de transactions apparaît. Des chiffres en hexadécimal. Des montants en cryptomonnaies convertis en euros. Des millions.

— L'acheteur ? demande Thorne.

— Vitalis-Regen.

Thorne connaît ce nom. Il est gravé sur les fiches de sécurité des produits chimiques qu'il manipule chaque jour.

— C’est une filiale de Chimie-Pro, dit Thorne.

— Leur division de pointe. Ils travaillent sur la régénération cellulaire. Ils réparent les vieux riches. Ils font repousser des nerfs, des tissus, des vies. Mais pour reconstruire, il faut des briques. Des briques humaines fraîches.

Thorne regarde son bras suturé. Dix-huit points. Une couture parfaite. Il se lève. L'équilibre est précaire, mais fonctionnel.

— Pourquoi mon matricule ?

Lucie s'arrête de taper. Elle le regarde pour la première fois dans les yeux. Ses pupilles sont des trous noirs.

— Parce que tu es le parfait coupable, Thorne. Ancien flic. Révoqué. Obsessionnel. Tu connais les protocoles de nettoyage par cœur. Tu es le seul capable de faire disparaître un corps sans laisser de trace. Si la police trouve des restes, ils trouvent ta signature. Tu es le fusible. Et le fusible est en train de griller.

Thorne s'approche de l'écran. Il mémorise les adresses. Les noms. Les dates.

— Chimie-Pro ne se contente pas de me faire porter le chapeau, murmure-t-il. Ils utilisent ma procédure de nettoyage pour masquer un trafic d'organes à l'échelle industrielle. La cuve 88-B était une erreur de maintenance. Un résidu.

— Ils ne font pas d'erreurs, Thorne. C'était un message.

— Pour qui ?

— Pour toi.

Lucie ouvre un tiroir. Elle en sort un flacon scellé. À l'intérieur, un petit cylindre métallique. Une puce RFID.

— Je l'ai trouvée dans le morceau de fémur que tu m'as apporté. Elle était logée dans l'os. Elle n'a pas été gravée au laser. Elle a été implantée de son vivant.

Elle scanne la puce. Un dossier s'affiche. Une photo d'identité. Un homme jeune. La vingtaine. Yeux clairs. Un technicien de surface de la Zone Sud. Disparu il y a trois semaines.

— Il s'appelait Marc Morel, dit Lucie. Son dossier médical indique une compatibilité tissulaire parfaite avec un patient prioritaire de Vitalis-Regen.

— Qui est le patient ?

Lucie hésite. Un battement de cil. Le premier signe d'incertitude.

— Le dossier est verrouillé par un cryptage de niveau militaire. Mais j'ai pu isoler la localisation de la procédure.

Elle pointe une carte sur l'écran. Un point rouge clignote dans le secteur de la Zone Est. Un complexe privé. La Clinique d'Argentière.

Thorne ramasse sa veste trempée. Il l'enfile. La douleur est un signal. Il l'accepte.

— Il me faut des outils, Lucie. Des vrais.

— Tu vas y aller ? C'est une forteresse.

— Ils ont utilisé mon nom. Ils ont souillé mon travail.

Thorne vérifie son arme. Un Glock 17. Le chargeur est plein. Quinze cartouches de 9mm. Une se trouve déjà dans la chambre. Il engage la sûreté.

— Je ne suis pas un tueur, Lucie. Je suis un technicien de maintenance. Et le système est encrassé.

Il se dirige vers la sortie. Ses pas sont plus assurés. Le froid a quitté ses muscles. Il est remplacé par une chaleur sèche. La colère thermique.

— Thorne, appelle Lucie.

Il s'arrête devant la porte blindée.

— Si tu échoues, je ne pourrai pas récupérer ton corps. Ils te dissoudront dans ta propre cuve.

Thorne ne se retourne pas.

— Il n'y aura pas de résidus, Lucie. C'est la règle.

Le sifflement pneumatique reprend. La porte se referme.

Thorne est de nouveau dans la nuit. La pluie acide tombe sur la ville. Elle ronge le béton. Elle lave les péchés de la surface pour les envoyer dans les égouts.

Il marche vers la Zone Est.

Dans son esprit, il visualise la Clinique d'Argentière. Il voit les conduits d'aération. Les accès de service. Les zones d'ombre.

Il n'est plus une scorie.

Il est l'acide.

Il va s'infiltrer dans les pores de Chimie-Pro. Il va brûler la structure de l'intérieur.

Le Chien peut continuer d'aboyer. Thorne ne court plus.

Il chasse.

Il atteint sa voiture, une berline grise, banale, invisible dans la masse urbaine. Il démarre. Le moteur ronronne. Un bruit de machine bien huilée.

Sur le tableau de bord, son matricule clignote sur le terminal de bord : ET-404.

Erreur système.

Thorne sourit. C'est la première fois depuis des années. Un étirement de muscles faciaux atrophiés.

L'erreur va devenir fatale.

Il passe la première et s'enfonce dans le flux des phares, un prédateur de métal perdu dans l'artère bouchée de la ville malade.

Le chapitre de la fuite est terminé.

Le chapitre de l'épuration commence.

Chapitre 11

La scorie de trop

03h14. Échangeur de la Zone Est.

La pluie cogne sur le toit de la berline grise. Un martèlement régulier. Thorne regarde le chronomètre de son terminal de bord. Les chiffres rouges défilent.

Le convoi est en retard. Trois minutes.

Thorne vérifie son équipement. Sur le siège passager : un sac de sport en nylon noir. À l'intérieur, une pince monseigneur hydraulique, des colliers de serrage en polymère industriel et un pistolet à injection pneumatique. Pas d'arme à feu. Le plomb laisse des traces. L'air comprimé est silencieux.

Le phare gauche d'un poids lourd déchire le rideau de pluie. Un Scania 44 tonnes. Marquage latéral : *LOGI-CHIM*. Sur la citerne, le losange orange porte le code 80 : matières corrosives.

C'est le convoi 11-B. La direction : le centre d'incinération haute température de la Zone Nord.

Thorne engage la première. Ses doigts serrent le volant gainé de cuir. Les articulations blanchissent. C'est le seul signe de tension. Son pouls affiche 62 BPM.

Il laisse passer le camion. Il s'insère dans son sillage. Les projections d'eau boueuse masquent sa plaque d'immatriculation.

À deux kilomètres, le viaduc de la Bièvre est en travaux. Une seule voie. Un feu de chantier temporaire. Thorne connaît le cycle. Vert : 45 secondes. Rouge : 2 minutes.

Le camion ralentit. Les feux stop illuminent la cabine de Thorne d'un rouge sanglant. Le Scania s'immobilise.

Thorne sort du véhicule. Il ne claque pas la porte. Il la laisse au premier cran.

Il court vers l'arrière de la remorque. Ses bottes à semelles de caoutchouc ne font aucun bruit sur le bitume détrempe. Il grimpe sur l'échelle métallique. Ses mouvements sont fluides. Précis. Il atteint la plateforme supérieure.

Il y a quatre dômes de chargement. Le troisième n'est pas scellé selon la procédure standard. Le plombage est une imitation en plastique. Un travail d'amateur.

Thorne utilise la pince hydraulique. Le plastique cède. Il soulage le loquet. La pression interne s'échappe dans un sifflement de gaz toxiques. Soufre. Ammoniaque. Et une odeur organique. Celle de la viande qui commence à chauffer.

Thorne plonge une lampe torche à faisceau étroit dans l'obscurité de la cuve.

Le faisceau balaie des fûts bleus en polyéthylène haute densité (PEHD). Ils flottent dans un liquide visqueux, un mélange de boues industrielles.

Au milieu des fûts, une forme humaine.

Elle n'est pas dissoute. Pas encore.

Thorne descend dans la cuve. L'acide ronge le cuir de ses bottes. La vapeur lui pique les yeux malgré son masque panoramique. Il attrape la forme par les épaules.

L'homme porte une chemise en popeline blanche, désormais grise de crasse. Un costume sombre. Il est ligoté. Du ruban adhésif renforcé entoure sa bouche et ses yeux.

Thorne pose deux doigts sur la carotide.

Un battement. Faible. Filant. Mais présent.

L'homme n'est pas une scorie. C'est un colis en transit.

Thorne tire le corps vers l'ouverture. Ses muscles hurlent sous l'effort. 85 kilos de poids mort. Il le hisse sur le rebord de la cuve.

Le feu de chantier passe au vert. Le camion tressaute. Le moteur Diesel rugit.

Thorne bascule avec le corps sur la passerelle. Le camion prend de la vitesse.

— Merde, murmure Thorne.

C'est le premier mot qu'il prononce depuis vingt-quatre heures. Sa voix est un frottement de papier de verre.

Il doit décharger le corps avant que le camion n'atteigne l'autoroute. À 90 km/h, le saut est mortel.

Il attrape une sangle d'arrimage qui pend le long de la remorque. Il entoure la poitrine de l'inconnu. Il fait une boucle de largage.

Le Scania s'engage sur la bretelle d'accès.

Thorne bascule le corps dans le vide. La sangle se dévide. Le corps touche l'herbe du

bas-côté, roule dans le fossé. Thorne lâche la sangle.

Il saute à son tour trois secondes plus tard.

L'impact est violent. Il roule sur l'épaule gauche. Le gravier déchire son blouson technique. Il s'arrête net contre un grillage de sécurité.

Il se relève immédiatement. Analyse sensorielle : épaule déboîtée. Il plaque son dos contre un poteau en béton, pousse un coup sec. Un craquement sourd. L'articulation reprend sa place. La douleur est une décharge électrique qui s'estompe en une pulsation sourde.

Il marche vers le fossé.

L'homme est là. Face contre terre.

Thorne le retourne. Il déchire le ruban adhésif qui masque le visage.

Il reconnaît les traits. Les pommettes hautes. Le nez cassé.

C'est Marc-André Legrand. Ancien capitaine à la Brigade Financière. L'équipier de Varenne pendant dix ans. Celui qui a disparu des radars il y a trois mois.

Legrand ouvre un œil. La pupille est dilatée. Le blanc de l'œil est injecté de sang.

— Thorne... grogne Legrand.

Sa voix est un râle d'agonie.

— Ne parle pas, dit Thorne.

Il sort son kit médical. Il analyse la situation. Legrand présente des signes d'empoisonnement chimique cutané. Sa peau pèle par plaques. Ses poumons sont encombrés.

Thorne sort le pistolet pneumatique. Il règle la dose. Épinéphrine. Atropine.

Il plaque l'appareil contre la cuisse de Legrand. *Pshhhit*.

Legrand se cambre. Ses doigts se plantent dans la boue.

— Ils arrivent, crache Legrand. Le convoi... n'est pas... seul.

Thorne lève la tête. Au loin, sur la route de service, deux paires de phares approchent rapidement. Des SUV noirs. Pas de gyrophares. Pas de sirènes.

La logistique de *Chimie-Pro*. Les nettoyeurs de surface.

Thorne regarde Legrand. L'homme est une preuve. S'il le laisse ici, il meurt en dix minutes. S'il l'emmène, sa propre trace devient indélébile.

Thorne calcule les probabilités.

Rester propre : Abandonner Legrand. Fuir par les bois. Reprendre la traque à zéro.
Probabilité de survie : 95%.

Devenir la scorie : Charger Legrand. Forcer le barrage. S'exposer. Probabilité de survie : 30%.

Ses mains ne tremblent pas. Elles agissent.

Il charge Legrand sur son épaule saine. Il court vers sa voiture, restée en amont de

l'échangeur.

La pluie redouble d'intensité. C'est une bénédiction. La visibilité tombe à vingt mètres.

Thorne atteint la berline. Il jette Legrand sur la banquette arrière. Il s'installe au volant.

Le premier SUV noir débouche sur la bretelle. Il braque ses pleins phares sur Thorne.

Thorne ne baisse pas les yeux. Il enclenche la marche arrière. Il fait hurler le moteur. Il percute un muret de signalisation, pivote à 180 degrés.

Les pneus crissent sur le bitume mouillé.

Une détonation.

La vitre arrière de la berline explose. Des éclats de verre sécurit se répandent sur le tableau de bord.

Ils tirent.

Thorne se baisse, mais garde un œil sur le rétroviseur. Le SUV gagne du terrain. C'est un modèle blindé. Un prédateur de deux tonnes.

Thorne cherche une issue. Il connaît cette zone. À droite, les anciens abattoirs. Un labyrinthe de hangars en tôle et de quais de chargement désaffectés.

Il braque brusquement. La voiture glisse, manque de se retourner, puis accroche le bitume. Il s'engouffre dans l'allée sombre des abattoirs.

Le SUV suit.

Thorne éteint ses phares. Il conduit à l'instinct. Il visualise le plan de la zone.

— Accroche-toi, dit-il à Legrand.

L'autre ne répond pas. Il a perdu connaissance.

Thorne aperçoit la rampe de lavage des camions. Une structure en acier avec des buses haute pression. Il accélère.

Il passe sous la rampe. Le SUV est à dix mètres derrière.

Thorne écrase la pédale de frein. Il tire le frein à main. La voiture pivote sur elle-même. Elle s'arrête en travers de la voie, juste sous le réservoir de stockage de détergent industriel.

Le SUV ne peut pas freiner à temps. Il percute le flanc de la berline.

Le choc est brutal. Les airbags de la berline se déploient.

Thorne est sonné. Ses oreilles sifflent. Une odeur de poudre pyrotechnique remplit l'habitacle.

Il voit la portière du SUV s'ouvrir. Un homme en sort. Il porte un masque tactique et un fusil d'assaut compact.

Thorne sort son pistolet pneumatique. Il change la cartouche. Il insère un flacon de solvant hautement inflammable utilisé pour le nettoyage des cuves.

Il sort de la voiture par le côté passager. Il rampe sous la rampe de lavage.

Le tueur approche. Il vérifie l'épave de la berline.

Thorne vise le réservoir de détergent suspendu au-dessus du SUV.

Pshhhit.

Le projectile perce le réservoir en plastique. Un flot de liquide chimique se déverse sur le SUV et le tueur.

Le tueur jure. Il essaie d'essuyer sa visière.

Thorne sort un briquet tempête de sa poche. Il l'allume. Il le jette dans la mare de liquide.

L'embrasement est instantané. Une boule de feu bleuâtre monte vers le ciel. Le mélange chimique brûle à une température extrême.

Le tueur se transforme en torche humaine. Il ne crie pas. Ses poumons sont instantanément consumés par la chaleur. Il s'effondre.

Le SUV s'embrase à son tour. Les munitions à l'intérieur commencent à exploser.

Thorne retourne à sa voiture. Le côté conducteur est enfoncé, mais le moteur tourne encore.

Il tire Legrand hors de la banquette arrière. L'homme est couvert de poussière d'airbag, mais il respire.

Thorne l'installe sur le siège passager.

Il passe la première. La boîte de vitesses craque, mais engage.

Il quitte les abattoirs alors que le second SUV arrive sur les lieux.

Dans son rétroviseur, Thorne voit les flammes danser dans la nuit.

Il prend la direction de la morgue clandestine de Lucie.

Il regarde l'heure. 03h42.

La procédure a échoué. Les résidus sont partout.

Thorne sent une goutte de sang couler le long de sa tempe. Il l'essuie d'un geste mécanique.

Il n'est plus un fantôme. Il est une cible.

Mais il a la preuve.

Legrand gémit. Ses doigts cherchent quelque chose dans sa poche. Il en sort une clé USB, souillée de boue et de sang.

— Le protocole... souffle Legrand. Tout est... dedans...

Thorne prend la clé. Il la range dans sa poche intérieure.

La pluie continue de tomber. Elle ne lave rien. Elle ne fait que diluer la corruption pour qu'elle s'infilte plus profondément dans la terre.

Thorne appuie sur le champignon.

Le chasseur est devenu la scorie.

Mais la scorie est abrasive. Et elle va rayer le système jusqu'à ce qu'il se brise.

Chapitre 11 clos.

Le décompte final est lancé.

Chapitre 12

Le dilemme du Chien

04:12.

Quai des Orfèvres. Le bâtiment est un bloc de calcaire froid posé sur les reins de la Seine. La pluie de novembre cingle les vitres. Varenne est dans le hall. Son imperméable pèse dix kilos. L'eau ruisselle sur le carrelage en damier.

Il ne passe pas par l'accueil. Il utilise son badge de service. Le lecteur optique passe au vert. Un clic métallique. La porte s'ouvre.

Le silence est épais. Il sent l'ozone et la cire d'abeille. Les bureaux sont vides. Seules les veilleuses des imprimantes clignent dans le noir. Des lucioles numériques dans une morgue administrative.

Il prend l'ascenseur. Cabine en inox. Son reflet est déplorable. Sa paupière droite saute. Un tic irrégulier. Il ressemble à un code Morse envoyé par ses nerfs en lambeaux.

Cinquième étage. Bureau du Commissaire Divisionnaire Malherbe.

La porte est en chêne massif. Elle n'a pas de poignée. Un interphone en laiton est encastré dans le montant.

— Varenne, annonce-t-il.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Un déclic pneumatique. La porte

s'entrouvre.

Malherbe est assis derrière son bureau. Le meuble est une pièce de musée. Un plateau de cuir vert bordé de dorures. L'homme porte un costume gris anthracite. La coupe est parfaite. Ses mains sont jointes sur un dossier bleu. Ses ongles sont manucurés. Ils brillent sous la lampe de bureau.

— Entrez, Varenne. Fermez la porte.

L'inspecteur obéit. Il reste debout. Ses chaussures font une flaque sur le tapis persan. Malherbe ne semble pas s'en soucier. Il désigne un fauteuil Club en cuir cognac.

— Asseyez-vous. Vous avez une mine effroyable.

Varenne s'exécute. Son dos craque. Il sort un paquet de cigarettes de sa poche. Le froisse. Se ravise.

— On ne fume plus ici, dit Malherbe. C'est la loi.

— La loi évolue. Les crimes aussi, répond Varenne.

Malherbe sourit. Ses dents sont trop blanches. Un blanc de porcelaine. Un blanc de laboratoire.

— Parlons d'Elias Thorne, dit le Divisionnaire.

Varenne ne bouge pas. Son rythme cardiaque augmente. 75 BPM. Il sent la pulsation dans sa tempe.

— Thorne est un résidu, continue Malherbe. Un accident industriel. Il aurait dû rester dans son conduit d'évacuation. Au lieu de cela, il sème le chaos. Les abattoirs sont un

charnier. Deux SUV de sécurité appartenant à *Chimie-Pro* ont été vaporisés. Six hommes manquent à l'appel.

— Des mercenaires, rectifie Varenne. Pas des enfants de chœur.

Malherbe ignore l'interruption. Il ouvre le dossier bleu. Il en sort une feuille de papier cartonné. Un arrêté de nomination.

— Le poste de Directeur Adjoint des Services Techniques est vacant. Solde doublée. Voiture de fonction. Une retraite de colonel assurée dans trois ans.

Varenne regarde le document. Il voit le sceau de la République. Il voit aussi le logo filigrané de *Chimie-Pro* dans son esprit.

— Le prix ? demande Varenne.

— Le silence. Et le nettoyage final.

Malherbe sort une clé USB de sa poche. Une clé identique à celle que Thorne possède. Il la fait rouler entre ses doigts.

— Thorne a récupéré des données sensibles. Un protocole de dissolution organique. Si ces fichiers sortent, la Zone Nord ferme. Le cours de l'action s'effondre. Le gouvernement tombe. C'est une question de sécurité nationale, Varenne. Pas de morale.

Varenne fixe la clé. Il sent l'odeur du café brûlé remonter dans sa gorge.

— Thorne est un ancien des nôtres, dit-il. Gendarmerie. Balistique. Il connaît les procédures.

— C’est pour cela qu’il est dangereux. Il traite les preuves comme de la scorie. Il doit être traité de la même façon.

Malherbe se penche en avant. L’ombre de la lampe coupe son visage en deux.

— Si Thorne tombe, vous montez. Si Thorne parle, vous coulez avec lui. Nous avons les relevés de vos comptes aux Bahamas, Inspecteur. Les versements de *Chimie-Pro* pour les « accidents » de la cuve 42. Les suicides de la Zone Nord. Tout est archivé.

Le piège se referme. Varenne sent le froid du métal contre sa nuque. Un froid imaginaire, mais efficace. Il est un engrenage. S’il grippe, on change la pièce.

— Où est-il ? demande Malherbe.

— Je ne sais pas. Il est repassé sous les radars.

— Trouvez-le. Éliminez-le. Pas d’arrestation. Pas de procès. Pas de résidus.

Varenne se lève. Ses jambes sont lourdes. Il prend l’arrêté de nomination. Le papier est sec. Il le plie en quatre.

— J’ai besoin de moyens, dit-il.

— Utilisez la Fréquence 14-B. C’est un canal crypté de la Gendarmerie. Désaffecté depuis 1998. Personne ne l’écoute. Sauf lui. Il a gardé son vieux récepteur. C’est son seul lien avec son ancienne vie. Son point faible.

Varenne quitte le bureau. Il ne salue pas.

Il redescend. Le hall est toujours désert. Il sort dans la rue. La pluie a redoublé. Il

marche jusqu'à sa voiture. Une Peugeot 508 banalisée. Il s'installe au volant. Il ne démarre pas.

Il regarde son visage dans le rétroviseur. Le tic est revenu. Il est le Chien. On lui a donné un os. Mais l'os est empoisonné.

Il sait comment fonctionne la machine. Une fois que Thorne sera mort, qui nettoiera le nettoyeur ? Qui fera disparaître Varenne ?

La réponse est évidente. Malherbe ne laisse jamais de traces.

Varenne fouille dans sa boîte à gants. Il en sort un vieil appareil. Un transmetteur UHF portable. Un modèle militaire robuste. Il l'allume. L'écran à cristaux liquides s'illumine d'un vert blafard.

Il règle la fréquence. 144.850 MHz. Canal 14-B.

Le grésillement remplit l'habitacle. Un bruit blanc. Une tempête statique.

Varenne prend le micro. Sa main tremble légèrement. Il appuie sur le commutateur.

— Ici le Chien pour le Fantôme. Vous recevez ?

Rien. Juste le souffle de la radio.

— Le système lance une purge, Thorne. Ils m'ont donné l'ordre. Ils m'ont donné le prix.

Il marque une pause. Il regarde par la vitre. Une silhouette stationne sous un porche, à cinquante mètres. Un homme en manteau long. Il ne bouge pas. Il observe. Varenne est déjà sous surveillance.

— Ils savent pour la clé, Thorne. Ils savent pour les abattoirs. Ils vont vitrifier la zone.

Il attend. Le silence dure dix secondes. Vingt secondes.

Puis, une voix émerge de la friture. Une voix monocorde. Sans souffle. Froide comme une lame de scalpel.

— La procédure est en cours, Varenne.

C'est Thorne.

— Ils vont vous tuer, Elias. Et moi avec.

— Je suis déjà mort en novembre, répond Thorne. Dans la cuve 88-B. Ce qui reste n'est qu'un processus de nettoyage.

— J'ai les codes d'accès au serveur central de la Zone Nord, ment Varenne. Ils pensent que je vais vous piéger avec.

— Pourquoi me dire ça ?

— Parce que je préfère mourir en flic qu'en employé de bureau chez des empoisonneurs.

Thorne ne répond pas immédiatement. On entend un bruit de fond. Un cliquetis métallique. Le son d'une culasse qu'on manipule. Varenne reconnaît le bruit. Un Glock 17.

— Rendez-vous au terminal de chargement 4. Zone Nord. Dans une heure, dit

Thorne.

— C'est une souricière. Ils m'ont collé des pisteurs aux fesses.

— Je sais. Amenez-les. J'ai besoin de matériel de remplacement.

La communication coupe. Le silence revient.

Varenne repose le micro. Il démarre le moteur. Les essuie-glaces balayent violemment le pare-brise.

Il regarde à nouveau le rétroviseur. L'homme sous le porche est monté dans une berline noire. Les phares s'allument. Deux yeux jaunes dans l'obscurité.

Varenne engage la première. Il lâche l'embrayage. La voiture s'élanche sur les quais.

Il sent une décharge d'adrénaline. Sa paupière ne saute plus. Le doute a disparu. Il reste la mécanique. La traque.

Il sort son arme de service. Un SIG Sauer Pro 2022. Il vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Il remet l'arme dans son holster de hanche.

Il prend la direction de la Zone Nord.

Les cheminées de l'usine apparaissent à l'horizon. Elles crachent leur venin ocre dans le ciel de plomb. Le complexe ressemble à une citadelle d'acier et de béton. Un labyrinthe de tuyaux et de cuves.

Varenne sait ce qu'il va faire.

Il ne va pas livrer Thorne. Il va forcer le système à s'auto-dévoré.

Il entre dans la zone industrielle. Les panneaux indicateurs défilent. *Chimie-Pro*. *Dépôt d'acide*. *Accès interdit*.

Il arrive au terminal 4. Les projecteurs de sécurité balayent le sol en béton.

Il coupe les phares. Il s'arrête au milieu de la cour.

Derrière lui, la berline noire s'immobilise. Trois autres véhicules arrivent par les côtés. Ils forment un demi-cercle parfait. Tactique d'encerclement standard.

Varenne sort de sa voiture. Il lève les mains en l'air.

Des hommes en tenue tactique sortent des berlines. Pas de visages. Des cagoules. Des fusils d'assaut HK416.

Le chef du commando s'avance. Il retire sa cagoule. C'est Malherbe. Il porte un gilet pare-balles sous son manteau de luxe.

— Vous êtes décevant, Varenne, dit Malherbe. Vous avez contacté la cible. La balise GPS de votre radio nous a tout donné.

Varenne sourit. Ses lèvres sont gercées.

— Thorne n'est pas ici, Malherbe.

— Oh, je le sais. Mais vous, vous y êtes. Et Thorne regarde.

Malherbe lève son arme. Un pistolet avec silencieux.

Soudain, une sirène d'alarme retentit. Stridente. Dououreuse.

Au sommet d'une cuve de stockage, à cent mètres de là, une silhouette se découpe contre le ciel.

Elias Thorne.

Il tient une télécommande.

— La procédure de purge commence, dit une voix amplifiée par les haut-parleurs de l'usine.

Varenne se jette au sol.

L'explosion ne vient pas d'une bombe. Elle vient de la pression.

Les vannes des cuves d'acide sulfurique saturent. Les tuyaux explosent. Un nuage de vapeur corrosive se répand dans la cour. Un brouillard blanc, épais, mortel.

Les mercenaires hurlent. Leurs combinaisons ne sont pas prévues pour ça. L'acide attaque les tissus. Les yeux. Les poumons.

Malherbe tire au hasard dans le brouillard.

Varenne rampe sous sa voiture. Il sort son masque à gaz de son sac de secours. Il l'enfile. Les sangles tirent sur son crâne.

Il voit des ombres s'effondrer autour de lui. Le métal des voitures commence à fumer, attaqué par les vapeurs.

Au milieu du chaos, une silhouette avance. Calme. Méthodique.

Thorne porte un masque panoramique intégral. Il tient un fusil à pompe.

Il s'arrête devant un mercenaire qui se tord au sol. Il presse la détente.

Boum.

La scorie est éliminée.

Thorne continue d'avancer. Il cherche Malherbe.

Varenne sort de sa cachette. Il dégaine son SIG Sauer.

Il voit Malherbe, à genoux, les mains sur le visage. Sa peau pèle déjà sous l'effet de la vapeur.

— Varenne... aidez-moi... gémit le Divisionnaire.

Varenne s'approche. Il regarde l'homme qui lui offrait une promotion dix minutes plus tôt.

Il voit le dossier bleu, tombé au sol, qui se dissout dans une flaque d'acide. Les noms, les preuves, les promotions. Tout devient une bouillie noire.

Thorne arrive à la hauteur de Varenne. Les deux hommes se regardent à travers les visières de leurs masques.

Deux fantômes dans un enfer chimique.

— Le Chien a fait son travail, dit Thorne.

Varenne pointe son arme sur Malherbe.

— Pas de résidus, murmure l'inspecteur.

Il tire. Trois fois. Dans le thorax.

Malherbe bascule en arrière. Son corps glisse dans le caniveau où coule un mélange d'eau de pluie et d'acide sulfurique.

Thorne range son arme. Il tend la main vers Varenne. Il tient la clé USB originale.

— Vous avez le dossier complet maintenant, dit Thorne. Qu'est-ce que vous allez faire ?

Varenne prend la clé. Il sent le froid du métal.

— Je vais saturer le système, répond-il.

Thorne hoche la tête. Il se retourne et s'enfonce dans le brouillard acide. Il disparaît en quelques secondes. Un fantôme retournant dans les tuyaux.

Varenne reste seul au milieu des cadavres fumants.

La pluie continue de tomber. Elle dilue l'acide. Elle nettoie la cour.

Il regarde l'heure. 05h14.

Le jour va se lever. Un jour gris. Un jour de purge.

Varenne remonte dans sa voiture. Le moteur démarre au quart de tour.

Il quitte la Zone Nord.

Il a la preuve. Il a la clé.

Il n'est plus un engrenage. Il est le grain de sable.

Chapitre 12 clos.

La dissolution peut commencer.

Chapitre 13

Rendez-vous au pH zéro

L'usine de désalinisation de la Pointe-Rouge est une carcasse de béton. Le sel a tout gagné. Il ronge les armatures. Il fait peler l'acier. Des écailles de rouille tombent sur le sol comme de la peau morte.

Thorne est là depuis trois heures.

Il a choisi le bassin de rétention numéro 4. Vide. Sec. Un rectangle de béton de vingt mètres de profondeur. En haut, les passerelles métalliques crient sous le vent. Thorne ne bouge pas. Il est adossé à une pompe haute pression. Un monstre de fonte de deux tonnes.

Il vérifie son matériel.

Glock 17. Chargeur engagé. Une cartouche dans la chambre. Sécurité désactivée.

Couteau de combat en polymère. Pas de reflet.

Analyseur de spectre. Fréquences de la police locale sous surveillance.

Le silence est un poids. L'air sent le sel et la vase.

02h00.

Une lueur perce le brouillard. Des phares jaunes. Une Peugeot 508. La voiture de Varenne. Elle avance lentement sur le chemin de gravier. Les pneus écrasent les coquillages séchés. Un bruit de craquement. Comme des os.

Le véhicule s'arrête à cinquante mètres du bassin. Les phares s'éteignent. Le moteur

claque en refroidissant.

Varenne sort.

Il porte un imperméable trop large. Il a une démarche lourde. Il s'arrête. Il allume une cigarette. La braise rouge est le seul point de couleur dans le gris. Sa paupière droite saute. Un tic régulier.

Thorne observe. Il ne respire pas par le nez. Il ne veut pas faire de bruit.

— Je sais que tu es là, Thorne, crie Varenne. Ma nicotine ne va pas me tuer ce soir. Le froid, peut-être.

Thorne se décolle de la pompe. Il monte l'échelle de fer. Ses gants en cuir ne font aucun son sur le métal. Il apparaît sur la passerelle. Une ombre plus noire que la nuit.

— Les mains sur le capot, dit Thorne.

Varenne soupire. Une nuage de fumée sort de sa bouche. Il s'exécute. Il pose sa cigarette sur le rebord de la portière. Il plaque ses paumes sur le métal froid du moteur.

Thorne descend. Il s'approche. Il palpe les poches de l'inspecteur.

Un Sig Sauer 9mm. Thorne le retire. Il éjecte le chargeur. Il tire la culasse pour vider la chambre. La cartouche tombe dans le gravier. Il lance l'arme sous la voiture.

— Procédure habituelle, grogne Varenne. Tu n'as pas changé.

— Le changement tue, répond Thorne.

Il recule de trois pas. Distance de sécurité.

— Tu as les codes ?

Varenne se redresse. Il récupère sa cigarette. Il tire une bouffée longue. Ses yeux sont injectés de sang. Les cernes sont des fosses communes.

— J'ai mieux, dit Varenne. J'ai l'architecture du serveur "Janus". C'est là que *Chimie-Pro* stocke les données de la Zone Nord. Les vraies. Pas les rapports truqués pour l'inspection du travail.

Il sort une enveloppe de sa poche intérieure. Elle est tachée de café. Thorne la prend.

À l'intérieur, une feuille de papier thermique. Des suites de chiffres. Des protocoles d'accès. Des adresses IP non listées.

— C'est un système en circuit fermé, explique Varenne. Aucun accès externe. Si tu veux entrer, tu dois brancher une interface physique sur le terminal de maintenance. Salle 4-C. Sous l'unité de craquage.

— Le secteur des acides, précise Thorne.

— Le pH zéro. Là où rien ne survit. Même pas le titane.

Thorne plie la feuille. Il la glisse dans sa manche. Son rythme cardiaque est à 62 BPM. Stable.

— Pourquoi tu me donnes ça ? demande Thorne. Tu pourrais vendre ces codes à la concurrence. Ou les utiliser pour ton propre compte.

Varenne jette sa cigarette. Il l'écrase du talon. Il regarde les cheminées de la Zone Nord au loin. Elles crachent des flammes bleues dans le ciel sale.

— J'ai tué Malherbe, Thorne. J'ai franchi la ligne. À *Chimie-Pro*, ils le savent déjà. Mon badge ne marche plus à la PJ. Mon compte bancaire est gelé. Je suis une scorie.

Il se tourne vers Thorne. Ses mains tremblent légèrement.

— Si je tombe, je veux que la cuve déborde. Je veux que tout le système soit dissous. Ces gens transforment des hommes en numéros de série gravés sur des os. Ils ont utilisé ton nom, Thorne. Ton matricule.

Thorne sent une tension dans sa mâchoire. Il ne dit rien.

— Les responsables, continue Varenne. Le conseil d'administration. Ils se réunissent demain soir. Un dîner de gala à la Villa Minerva. Pour fêter l'extension de la décharge chimique.

— Je ne fais pas les dîners en ville, dit Thorne.

— Tu devrais. Le directeur de la sécurité sera là. C'est lui qui a commandé le marquage au laser. C'est lui qui a fait de toi un fantôme.

Varenne fouille à nouveau dans sa poche. Il sort une petite boîte en plastique noir. Un brouilleur de signal.

— Ils vont essayer de te tracer dès que tu entreras dans la salle 4-C. Pose ça sur le boîtier de dérivation. Ça te donnera six minutes. Pas une seconde de plus.

Thorne prend la boîte. Il sent le poids du plastique.

— Et après ? demande Thorne.

— Après, tu me livres les têtes, Thorne. Sur un plateau d'argent. Ou dans un sac

poubelle. Je m'en fous. Je veux juste voir les actions de *Chimie-Pro* tomber à zéro avant que je me tire une balle.

Varenne remonte dans sa voiture. Il baisse la vitre.

— Fais attention au secteur 4-C, Thorne. Les capteurs de pression sont hypersensibles. Si tu déclenches une alarme, les vannes d'acide sulfurique s'ouvrent automatiquement. C'est leur système d'auto-nettoyage.

— Je connais le système, dit Thorne. Je l'ai conçu.

Varenne affiche un sourire sans dents. Un masque de mort.

— Alors tu sais qu'on ne sort pas vivant d'un bain à pH zéro.

Le moteur vrombit. La Peugeot fait demi-tour dans un nuage de poussière saline. Les feux rouges disparaissent derrière le hangar principal.

Thorne reste seul.

Il regarde ses mains. Elles sont sèches. Prêtes.

Il se dirige vers sa propre planque. Un utilitaire blanc banalisé garé dans les hautes herbes, à trois kilomètres de là.

Le trajet se fait dans le noir total. Thorne ne met pas les phares. Il connaît chaque nid-de-poule. Chaque virage.

Arrivé au camion, il grimpe à l'arrière. L'espace est aménagé comme un laboratoire de campagne. Des bidons de solvants. Des outils de précision. Un écran d'ordinateur durci.

Il déploie l'antenne satellite. Il commence à entrer les codes de Varenne.

Le terminal clignote. Vert.

ACCÈS ARCHITECTURE JANUS : VALIDÉ.

NIVEAU DE SÉCURITÉ : ABSOLU.

Thorne fait défiler les schémas techniques de la salle 4-C.

C'est un labyrinthe de tuyaux. Des réservoirs de stockage de 50 000 litres. Acide chlorhydrique. Soude caustique. Nitrites.

Le terminal de maintenance est situé au centre d'une cuve de rétention. Si le sol est mouillé, c'est la mort immédiate. L'acide ronge les semelles de bottes standards en quarante secondes.

Thorne ouvre un coffre en métal au fond du camion.

Il en sort une combinaison spéciale. Un polymère expérimental. Résistant aux agents corrosifs extrêmes. Il vérifie les joints du masque panoramique.

Il prend ensuite un petit flacon. À l'intérieur, un liquide transparent.

De la nitroglycérine stabilisée.

Il a besoin d'une diversion. Quelque chose de bruyant. Quelque chose de définitif.

Il regarde l'heure. 03h45.

Le jour se lève dans deux heures.

Il commence la préparation du matériel.

Il démonte son Glock. Il nettoie chaque pièce avec de l'huile au téflon. Il vérifie l'amorce de chaque cartouche.

Le bruit du métal sur le métal est hypnotique.

Il pense à la gravure laser sur les os trouvés dans la cuve 88-B.

ET-404.

Son matricule.

Quelqu'un a voulu le transformer en un simple résidu industriel.

Quelqu'un a voulu effacer son existence par sa propre méthode.

L'erreur est là.

On ne nettoie pas un nettoyeur.

Thorne enfle sa combinaison. Le plastique froid colle à sa peau. Il ajuste les sangles.

Il vérifie l'étanchéité de la valve d'oxygène.

Il est prêt à entrer dans les entrailles de la bête.

Il ferme les portes du camion. Il verrouille.

Il marche vers la clôture périmétrale de la Zone Nord.

Le vent souffle plus fort. Il transporte l'odeur de la prochaine pluie. Une pluie acide.

Thorne coupe le grillage avec une pince hydraulique. Le métal cède dans un cri aigu.

Il s'engouffre dans l'ombre des tuyaux de transfert.

Le rendez-vous au pH zéro a commencé.

Dans le silence de l'usine, on entend seulement le battement régulier des pompes. Le cœur de *Chimie-Pro*.

Thorne va arrêter le cœur.

Il arrive devant la porte blindée du Secteur 4.

Il sort le boîtier de Varenne.

Il le pose sur le lecteur de badges.

Le voyant passe au rouge. Puis au orange. Puis au vert.

Un déclic hydraulique résonne dans le couloir sombre.

L'air qui s'échappe est chaud. Il sent le soufre.

Thorne entre.

La porte se referme derrière lui avec un bruit de coffre-fort.

Il est dans le système.

Il est la scorie qui va bloquer les engrenages.

Il avance dans le couloir de service.

Ses pas résonnent sur la grille métallique.

En dessous, à dix mètres, coule un fleuve de résidus chimiques. Une rivière noire et fumante.

Thorne ne regarde pas en bas.

Il a six minutes pour atteindre le terminal.

Cinq minutes et cinquante-huit secondes maintenant.

Le décompte est lancé.

Il court. Sans bruit. Un prédateur dans son élément naturel.

L'obscurité est totale, mais Thorne voit tout à travers ses lunettes thermiques.
Les tuyaux sont des veines chaudes.
Les vannes sont des articulations.

Il arrive à l'intersection C.
Une odeur de chlore lui brûle les sinus malgré son filtre.

Il s'arrête.

Au bout du couloir, une silhouette.
Un garde. Armure lourde. Fusil d'assaut.

Thorne ne sort pas son arme. Le bruit du coup de feu serait amplifié par l'acoustique de la salle.

Il sort son couteau.

Le garde se tourne. La lumière de sa lampe torche balaie le mur.

Thorne plonge dans l'ombre.

Il attend que le faisceau passe.

Maintenant.

Il se propulse. Il est sur le garde en trois foulées.
Il plaque une main sur la bouche.
Il enfonce la lame à la base du crâne. Entre la première et la deuxième vertèbre cervicale.

Le garde s'effondre sans un cri.

Thorne le traîne dans un recoin. Il ne vérifie pas le pouls. Il sait où il a frappé.

Il regarde son chronomètre.

Quatre minutes.

Il repart.

La salle 4-C est devant lui. Une cathédrale de réservoirs.

Au centre, le terminal de maintenance.

Il est entouré d'une fosse remplie d'acide sulfurique à 98 %.

Une brume corrosive flotte au-dessus du liquide.

Le pont d'accès est levé.

Thorne examine le mécanisme.

C'est une commande manuelle. À l'autre bout de la passerelle.

Il doit sauter.

La distance est de quatre mètres.

Avec l'équipement, c'est risqué.

S'il tombe, il est dissous avant de toucher le fond.

Thorne recule. Il prend une inspiration profonde.

Il s'élance.

Ses bottes frappent le bord de la plateforme centrale.

Il glisse.

Ses mains accrochent le rebord en métal.

Le métal est chaud. Le contact de l'acide sur ses gants fait grésiller le polymère. Une fumée blanche s'élève.

Il se hisse avec la force de ses bras.

Il bascule sur le plateau.

Il est au centre.

Il branche l'interface.

L'écran s'allume.

SAISIE DU CODE : 77-AX-09-PH.

Les données commencent à défiler.

Noms. Comptes bancaires. Coordonnées GPS des sites d'enfouissement illégaux.

Thorne télécharge.

90 %.

95 %.

Soudain, une sirène retentit. Une lumière rouge tournoyante déchire l'obscurité.

Le système a détecté l'intrusion.

Une voix synthétique résonne dans les haut-parleurs :

"PROCÉDURE DE PURGE ACTIVÉE. ÉVACUATION IMMÉDIATE DU

SECTEUR 4."

Thorne regarde au-dessus de lui.
Les vannes de décharge s'ouvrent.

Une pluie d'acide commence à tomber du plafond.

Il déconnecte la clé USB.

Il doit sortir.

Mais le pont d'accès est toujours levé.

Et l'acide monte dans la fosse.

Thorne regarde le terminal.
Il reste une commande.

SURCHARGE DES POMPES DE PRESSION.

Il appuie sur "ENTRÉE".

Une explosion sourde secoue le bâtiment.
Les tuyaux au-dessus de lui éclatent.

Thorne se jette à terre.

C'est le chaos.
Le pH zéro est partout.

Il n'y a plus de sortie.

Seulement la dissolution.

Thorne ferme les yeux.

Il sent la chaleur augmenter.

Puis, il entend un bruit de métal qui se déchire.

Le réservoir numéro 3 vient de céder.

Le flot de produits chimiques emporte tout sur son passage.

Y compris la plateforme.

Thorne est emporté dans le courant acide.

Un fantôme dans un torrent de feu liquide.

Fin du chapitre.

Chapitre 14

L'infiltration chirurgicale

La pluie tombe comme du plomb fondu.

L'orage écrase la Zone Nord. Des éclairs violets déchirent le ciel de suie. Les tours de Chimie-Pro ressemblent à des monolithes de basalte. Elles dominent le fleuve noir.

Elias Thorne est une ombre collée au béton.

Sa combinaison en polychloroprène est lacérée. Des brûlures chimiques marquent son flanc droit. La douleur est une pulsation constante. Une fréquence radio dans son système nerveux. Il l'ignore. Il respire par le nez. Lentement.

Le complexe 7 est une forteresse. Trois rangées de grillages électrifiés. Des caméras thermiques à balayage thermique. Des capteurs sismiques enterrés tous les cinq mètres.

Thorne ne passe pas par le sol.

Il regarde le ciel. La tempête est son alliée. Les rafales de vent à 90 km/h saturent les micros directionnels. La pluie dense brouille les lentilles infrarouges.

Il sort un pistolet pneumatique de sa ceinture. Le projectile est une ventouse en polymère haute densité reliée à un câble de kevlar. Il vise la corniche du niveau 4.

Il tire.

Le bruit est étouffé par le tonnerre. Le crochet mord le métal. Thorne teste la tension. Ses muscles se bandent. Il grimpe. Il est un insecte sur une paroi de verre.

L'ascension dure six minutes.

Il atteint la grille d'aspiration du système de climatisation central. C'est le poumon de la bête. Un orifice de deux mètres de diamètre protégé par des pales en acier inoxydable. Elles tournent à 400 tours par minute. Un hachoir industriel.

Thorne sort un boîtier électronique. Il le branche sur le panneau de maintenance.

ACCÈS TECHNIQUE : NIVEAU 3.

Il court-circuite le régulateur de fréquence. Les pales ralentissent. Elles gémissent dans un cri métallique. Elles s'arrêtent.

Il se glisse entre deux lames. L'obscurité est totale. L'air sent le chlore et l'ozone.

Il rampe dans le conduit de dérivation. Ses coudes cognent contre la tôle. L'espace est étroit. Quarante centimètres de large. Un tombeau d'aluminium.

Il progresse selon le plan mémorisé.

Jonction A-14.

Virage à 90 degrés.

Grille de ventilation du secteur exécutif.

Il s'arrête au-dessus du bloc opératoire de la sécurité. En dessous, trois hommes surveillent des écrans. Ils portent des uniformes gris. Des armes de poing à la ceinture. Des Glock 17.

Thorne retire un cylindre de son sac tactique. Un flacon d'isoflurane concentré à 98 %. Un anesthésique volatil utilisé en chirurgie lourde.

Il fixe un nébuliseur sur la buse de sortie. Il l'insère dans le conduit secondaire qui alimente la salle de garde.

Il ouvre la vanne.

Un sifflement imperceptible.

En bas, un garde frotte ses yeux. Le deuxième baille. Le troisième s'effondre sur son pupitre en trois secondes. Les deux autres suivent. Leurs corps sont mous.

Thorne attend encore deux minutes. Le temps que le gaz soit évacué par l'extraction d'urgence.

Il dévisse la grille. Il se laisse tomber au sol. Ses bottes en caoutchouc ne font aucun bruit sur le linoléum.

Il est dans le centre névralgique de Chimie-Pro.

Le couloir est un tunnel de lumière blanche. Les murs sont recouverts de panneaux de polycarbonate. Pas d'angles morts. Pas de cachettes.

Thorne marche d'un pas régulier. Son rythme cardiaque : 64 BPM.

Il atteint l'ascenseur privé. Le bureau du PDG, Victor Drazen, se trouve au 42ème étage. L'étage "Apex".

Il ne prend pas l'ascenseur. Trop prévisible.

Il utilise la gaine technique. Il monte l'échelle de secours. Ses mains gantées de nitrile agrippent les échelons froids. Un étage toutes les dix secondes. Ses poumons brûlent. Son flanc gauche saigne à nouveau. Une tache sombre s'étend sur le néoprène.

Il arrive au sommet.

Une porte blindée. Serrure biométrique et code alpha-numérique.

Thorne ne pirate pas la porte. Il n'a pas le temps.

Il utilise une charge de découpe linéaire. Un cordon de thermite. Il trace un rectangle autour des charnières.

Mise à feu.

Une pluie d'étincelles blanches. Le métal fond instantanément.

Il pousse la porte. Elle tombe vers l'intérieur avec un bruit sourd.

Le bureau est immense. Baies vitrées du sol au plafond. La ville en dessous ressemble à un circuit imprimé noyé sous les eaux.

Un homme est assis derrière un bureau en obsidienne. Il ne bouge pas. Il regarde la pluie.

Il n'est pas seul.

Une silhouette se tient dans l'ombre, près d'un bar en chrome. La silhouette est grande. Massive. Elle tient un verre de whisky d'une main, et un Sig Sauer P226 de l'autre.

Thorne braque son arme. Son bras est une extension de son œil.

"Lâche ça, Elias," dit la silhouette.

La voix est grave. Une voix de papier de verre. Une voix que Thorne connaît par cœur. Une voix qui hante ses cauchemars de procédure.

L'homme sort de l'ombre.

C'est le Commandant Malraux. Son ancien mentor à la Gendarmerie. L'homme qui lui a appris à nettoyer une scène de crime avant que les photographes n'arrivent.

L'homme qui lui a appris que la vérité est une scorie qu'il faut dissoudre.

"Malraux," dit Thorne.

Ses doigts ne tremblent pas. Mais son estomac se noue. Une réaction physiologique au stress de niveau 4.

"Tu as survécu à la cuve 88-B," constate Malraux. Il boit une gorgée. "Tu es tenace. C'est pour ça que je t'ai choisi à l'époque."

"Les gravures laser," répond Thorne. "Mon matricule sur les os. C'était toi."

Malraux sourit. C'est un rictus sans joie. Des dents jaunies par le tabac.

"Une signature. Un test. Je voulais voir si tu avais encore l'instinct. Ou si tu étais devenu un simple technicien de surface."

"Tu travailles pour eux."

"Je gère leurs résidus, Elias. Comme toi. Sauf que mes résidus ont des noms, des

visages, et des secrets d'État. Chimie-Pro ne fabrique pas seulement des engrais. Ils fabriquent de l'oubli."

Le PDG, Drazen, reste immobile. Il est pâle. Il comprend qu'il n'est plus le prédateur dans cette pièce. Il est le témoin. Un résidu encombrant.

"Le système est saturé, Elias," continue Malraux. Il lève son arme. "Il n'y a plus de place pour deux nettoyeurs. La ville veut du propre. Je vais lui offrir un sacrifice."

Le tonnerre éclate juste au-dessus du bâtiment. Les vitres vibrent.

Thorne analyse la situation.

Distance : 8 mètres.

Obstacle : Le bureau en obsidienne.

Cible : Malraux.

Facteur de risque : 85 %.

"Tu es lent, Malraux," dit Thorne. "Le whisky a ramolli tes réflexes."

"Peut-être. Mais j'ai la télécommande."

Malraux sort un petit boîtier de sa poche. Un déclencheur à distance.

"Le bâtiment est miné, Elias. À l'étage inférieur. Des réservoirs de gaz moutarde. Si mon cœur s'arrête, ou si j'appuie sur ce bouton, cette tour devient une chambre à gaz. Dix mille morts en bas. Dans la rue. Dans les immeubles voisins."

Thorne ne cille pas.

"Tu ne le feras pas. Tu es un professionnel. Pas un terroriste."

"Je suis un homme fatigué de ramasser la merde des autres pour des miettes."

Thorne abaisse légèrement son arme. Un mouvement calculé pour inciter Malraux à la détente.

"On peut négocier," propose Thorne.

C'est un mensonge. Il n'y a jamais de négociation avec une infection. Il faut amputer.

"Trop tard," dit Malraux.

À cet instant, un éclair frappe le paratonnerre de la tour. Le bureau est plongé dans une lumière blanche aveuglante.

Thorne bouge.

Il ne tire pas sur Malraux. Il tire sur la baie vitrée derrière lui.

Le verre blindé, déjà fragilisé par la différence de pression et la chaleur de l'éclair, explose.

Une décompression brutale aspire l'air de la pièce.

Malraux, déstabilisé par le souffle, lâche le verre de whisky. Son doigt glisse sur la détente du Sig Sauer. Le coup part. La balle siffle à l'oreille de Thorne.

Thorne plonge derrière le bureau de Drazen. Il attrape le PDG par le col. Il l'utilise comme bouclier humain.

Malraux tente de viser, mais le vent hurle dans le bureau. La pluie s'engouffre. Les

papiers volent. C'est une tempête à l'intérieur d'un bocal.

Thorne voit sa chance.

Il sort son couteau de combat. Lame en céramique. Indétectable. Tranchante comme un scalpel.

Il se propulse vers l'avant.

Il n'est plus un homme. Il est un vecteur balistique.

Malraux lève le déclencheur.

Thorne lance le couteau.

La lame traverse la main de Malraux. Le métal siffle. Le cri de Malraux est couvert par le vent. Le déclencheur tombe au sol.

Thorne arrive sur lui. Un genou dans le sternum. Une main sur la gorge.

Ils basculent tous les deux vers la fenêtre brisée.

Quarante-deux étages de vide en dessous.

Thorne accroche ses doigts au montant métallique de la fenêtre. Malraux glisse. Il est suspendu au-dessus de l'abîme. Seule la main de Thorne, serrée sur son poignet, le retient.

Leurs visages sont à quelques centimètres.

La pluie les lave.

"Lâche-moi, gamin," crache Malraux. "Fais ce que tu sais faire de mieux. Nettoie."

Thorne regarde les yeux de son maître. Il n'y voit que du vide. Un trou noir sans fond.

"Procédure terminée," murmure Thorne.

Il ouvre les doigts.

Malraux ne crie pas. Il chute en silence. Une ombre noire qui disparaît dans la brume ocre de la Zone Nord.

Thorne se hisse à l'intérieur. Il est trempé. Son sang se mélange à l'eau de pluie sur le sol.

Il se tourne vers Drazen. Le PDG rampe vers la sortie.

Thorne ramasse le déclencheur au sol. Il le désactive.

Il sort une clé USB de sa poche. Celle qu'il a volée dans l'acide. Il la pose sur le bureau en obsidienne.

"Tout est là-dedans," dit Thorne. "Les noms. Les sites. Les cadavres."

Drazen s'arrête. Il tremble. "Que... que voulez-vous ?"

Thorne s'approche. Il colle son visage contre celui du milliardaire. Il sent l'odeur de la peur. Une odeur acide. Familière.

"Je veux que vous continuiez à produire," dit Thorne d'une voix blanche. "Mais à

partir de maintenant, c'est moi qui gère les résidus. Tous les résidus. Vous allez financer ma logistique. Vous allez me donner accès à tous vos laboratoires."

"C'est... c'est du chantage ?"

"Non. C'est une restructuration."

Thorne se redresse. Il ajuste sa combinaison déchirée.

"Le système est pourri, Drazen. Je ne vais pas le changer. Je vais devenir son système immunitaire."

Il se dirige vers la sortie.

"Et Drazen ?"

Le PDG lève les yeux.

"Envoyez une équipe de nettoyage au rez-de-chaussée. Il y a un corps sur le trottoir. Je ne veux pas de traces."

Thorne sort.

Dans le couloir, l'alarme incendie commence à hurler.

Il s'en fiche.

Le chaos est stérile. Seul le résultat compte.

Il descend par l'escalier. Un pas après l'autre.

Sa montre indique 04h00.

La journée commence.

Il a du travail.

Chapitre 15

Le Maître et l'Élève

04h12. Zone Nord. Centrale thermique 4.

Le bâtiment est un poumon d'acier noir. Il expire une vapeur grasse qui stagne sous les arches de béton. Elias Thorne franchit le sas de décompression. L'air est saturé d'ozone et de graisse brûlée.

Il ne boîte pas. Il compense l'usure de sa hanche gauche par une inclinaison de deux degrés vers l'avant. La douleur est une information. Rien de plus.

Il marche sur la passerelle en caillebotis. Sous ses pieds, les turbines Siemens rugissent. Une fréquence basse. 50 Hertz. Une vibration qui remonte dans les chevilles, s'installe dans la cage thoracique.

Au centre de la salle, près du pupitre de contrôle Alpha, une silhouette attend.

Thorne s'arrête à six mètres. Distance de sécurité. Temps de réaction estimé pour un tir : 0,8 seconde.

L'homme se retourne.

Commandant Victor Kessler. 62 ans. Son ancien instructeur à la Gendarmerie.
L'homme qui lui a appris à lire une trajectoire de balle dans un amas de chair.
L'homme qui lui a montré comment dissoudre un problème dans un bain de soude.

Kessler porte un pardessus en laine bouillie. Ses mains sont enfoncées dans ses

poches. Ses yeux, deux billes de silex, scannent Thorne.

— Tu as mis du temps, Elias.

Sa voix coupe le vrombissement des machines. Elle est sèche. Sans parasite.

Thorne ne répond pas. Ses doigts effleurent la sangle de son sac en bandoulière. À l'intérieur : un kit de nettoyage de terrain, une lampe tactique, et une fiole scellée de 50 ml d'acide fluorhydrique concentré.

— Le marquage ET-404, dit Thorne.

Kessler esquisse un sourire. Un mouvement de lèvres purement mécanique.

— "Erreur 404 : Ressource non trouvée". C'est ce que tu es devenu, non ? Un fantôme dans la tuyauterie. Je t'ai créé ainsi. Le parfait agent de maintenance du chaos.

Thorne serre les dents. Sa mâchoire craque.

— Les ossements dans la cuve 88-B. C'était quoi ?

— Une invitation, Elias. Un test de réactivité. Les phalanges appartenaient à un sous-traitant de Chimie-Pro qui parlait trop. Je les ai gravées avec ton matricule pour voir si tu avais encore l'instinct. Si tu étais resté un automate, tu aurais tout dissous sans poser de questions. Mais tu as cherché la source. Tu as dévié de la procédure.

Kessler fait un pas en avant. Ses chaussures de cuir crissent sur le métal.

— Tu as passé le test. Drazen est sous contrôle. La Zone Nord est propre. Maintenant, nous pouvons passer à l'étape suivante.

— Il n'y a pas d'étape suivante, dit Thorne.

— Si. La purge systémique. Nous allons nettoyer les échelons supérieurs. Un par un. Sans laisser de résidus. Je fournis les cibles, tu fournis la logistique. Comme au bon vieux temps.

Thorne observe la position de Kessler. Pied droit en retrait. Poids du corps réparti sur l'avant. L'homme est armé. Probablement un Glock 17 dans le dos, à la ceinture.

— Je ne suis plus ton élève, Kessler.

— Tu le seras toujours. C'est la hiérarchie de la compétence.

Kessler sort sa main droite de sa poche. Elle tient un détonateur à pression.

— Les turbines sous tes pieds sont piégées, Elias. Si je relâche la pression, le circuit de refroidissement saute. La centrale entre en fusion. La Zone Nord devient un cratère. C'est le protocole "Terre Brûlée". Tu t'en souviens ?

Le rythme cardiaque de Thorne monte à 72 BPM. Une anomalie. Il inspire par le nez, expire par la bouche. Lentement.

— Tu ne feras pas sauter cet endroit, dit Thorne. Tu es un maniaque de l'ordre. La destruction n'est pas ton style.

— L'ordre naît du vide.

Kessler réduit la distance. Quatre mètres.

Thorne analyse l'environnement. À sa gauche, une conduite de vapeur haute pression.

Vanne manuelle à 120 degrés. À sa droite, un rack de clés à chocs. Derrière lui, le vide du puits de la turbine.

L'attaque vient de Kessler.

C'est un mouvement fluide. Chirurgical. Kessler fonce, épaule en avant. Thorne pivote. Le pardessus de l'instructeur siffle dans l'air.

Kessler n'utilise pas d'arme à feu. Trop de bruit. Trop de traces. Il sort un couteau de combat Fairbairn-Sykes. Lame noire. Profil de dague.

Thorne pare le premier coup avec son avant-bras gauche, protégé par le cuir épais de sa veste. Le métal rencontre le cuir. Un bruit sourd.

Thorne contre-attaque. Un coup de poing direct au plexus. Kessler absorbe le choc. Il recule d'un pas, expire violemment.

Ils tournent l'un autour de l'autre. Deux prédateurs dans une cage de métal.

— Tu es lent, Elias, siffle Kessler. La soude t'a bouffé les réflexes.

Kessler repart. Une série de fentes rapides. Thorne esquive. Il sent le souffle de la lame contre son cou. Un millimètre de trop et la carotide est ouverte. Jet de sang à trois mètres. Mort en 45 secondes.

Thorne attrape une clé à molette sur un établi de passage. Il s'en sert comme d'un bouclier.

L'acier cogne l'acier. Des étincelles jaillissent dans la pénombre de la salle des machines.

Kessler change de prise. Il passe en revers. Il vise les tendons du genou.

Thorne saute en arrière. Sa main plonge dans son sac. Il saisit la fiole.

Kessler rit. Un son guttural, sans joie.

— L'acide ? Tu espères m'avoir à distance ?

Kessler lance son couteau. Thorne incline la tête. La lame lui entaille l'oreille gauche. Le sang coule instantanément. Chaud. Collant.

Kessler se rue sur lui pour le corps-à-corps. Il plaque Thorne contre la rampe de la passerelle. Ses mains se referment sur la gorge du nettoyeur.

La pression est immédiate. Les vertèbres cervicales gémissent. L'oxygène ne passe plus. La vision de Thorne se brouille sur les bords. Des taches de phosphène apparaissent.

Kessler appuie ses pouces sur la trachée.

— Le maître et l'élève, Elias. La fin du cycle.

Thorne ne panique pas. La panique est un résidu inutile.

Il lève la main droite. Il tient toujours la fiole. Ses doigts dévissent le bouchon de sécurité. Un geste qu'il a répété des milliers de fois dans le silence de son bunker.

Kessler voit la fiole. Il resserre sa prise.

— Trop tard, Elias.

Thorne ne vise pas le visage. Pas encore.

Il écrase la fiole contre le torse de Kessler, juste au-dessus du détonateur que l'instructeur tient toujours dans sa main gauche, plaquée contre le ventre de Thorne.

Le verre se brise.

L'acide fluorhydrique n'est pas comme l'acide chlorhydrique. Il ne brûle pas immédiatement la peau. Il pénètre les tissus. Il cherche le calcium. Il s'attaque aux os. Il ronge les nerfs de l'intérieur.

Kessler hurle. Un cri de bête.

Sa main gauche lâche le détonateur. L'objet tombe sur le caillebotis. Il ne se déclenche pas. Kessler l'avait désactivé. Un bluff. Un test de plus.

Thorne profite de la douleur de son mentor pour se dégager. Il lui saisit le poignet. Il force Kessler à reculer vers la conduite de vapeur.

— Tu voulais un résultat, Kessler ? dit Thorne. Le voici.

Thorne saisit la vanne de la conduite haute pression. Il l'ouvre d'un coup sec.

Un jet de vapeur à 180 degrés percute Kessler en plein visage. La peau pèle instantanément. Les yeux virent au blanc laiteux.

Kessler tombe à genoux. Ses mains cherchent son visage, mais l'acide fluorhydrique a déjà commencé son œuvre sur ses phalanges. Ses doigts se tordent. Les os se décalcifient à une vitesse terrifiante.

Thorne se tient debout au-dessus de lui. Il ramasse le couteau de combat au sol.

Il regarde Kessler se vider de sa substance. L'instructeur ne crie plus. Il râle. Une mousse sanglante s'échappe de ses lèvres.

— ET-404, dit Thorne d'une voix dépourvue d'émotion. Ressource non trouvée.

Thorne s'approche. Il saisit Kessler par les cheveux. Il lui incline la tête vers l'arrière.

— Tu as fait une erreur de procédure, commandant.

— Laquelle... ? crache Kessler dans un dernier souffle.

— Tu as oublié que j'étais le nettoyeur. Et tu es devenu un déchet.

Thorne plonge la lame dans le bulbe rachidien. Précision millimétrée. La mort est instantanée. Le corps de Kessler s'affaisse comme une marionnette dont on coupe les fils.

Thorne se redresse. Il essuie la lame sur le pardessus de Kessler.

Il regarde sa montre. 04h38.

Il sort un flacon pulvérisateur de son sac. Une solution de neutralisation. Il en vaporise partout où il a laissé des empreintes. Il nettoie la passerelle. Il ramasse les bris de verre de la fiole d'acide.

Il saisit le corps de Kessler par les aisselles. Il le traîne vers le puits de maintenance de la turbine 4.

Au fond du puits, les pales tournent à 3000 tours par minute. Un hachoir industriel géant.

Thorne bascule le corps.

Il n'y a pas de bruit d'impact. Juste une brume rouge qui se dissipe dans le courant d'air froid de l'aspiration.

Zéro résidu.

Thorne ramasse son sac. Il ajuste sa veste. La blessure à l'oreille a cessé de saigner. La croûte est déjà formée.

Il sort de la centrale par la porte de service Sud.

Dehors, la pluie a recommencé à tomber. Une pluie acide qui lave le béton de la Zone Nord.

Il marche vers son utilitaire garé à l'ombre d'un silo.

Son téléphone vibre. Un message sur le canal crypté. Lucie.

"Le transfert de Drazen est confirmé. Les labos sont à nous. Prochaine étape ?"

Thorne démarre le moteur. L'habitacle sent le sapin synthétique et le désinfectant.

Il tape une réponse avec une main stable.

"Maintenance en cours. Système opérationnel."

Il engage la première. Les pneus crissent sur le bitume mouillé.

Elias Thorne s'enfonce dans le gris de l'aube. Il n'est plus un homme. Il est le système

immunitaire d'une ville qui se meurt.

Et le nettoyage ne fait que commencer.

Chapitre 16

Purge systémique

05h12. Siège social de Chimie-Pro. Secteur Ouest.

Le bâtiment est un monolithe de verre noir. Un prisme de soixante étages planté dans le béton. La pluie s'écrase sur les parois avec un bruit de mitraille. Au sommet, le logo de l'entreprise pulse une lumière bleue, froide, régulière. Un battement de cœur artificiel.

Varenne est garé à trois cents mètres. Dans son Opel banalisée. L'habitacle est une cellule de grisaille. Le cendrier déborde. Ses doigts tambourinent sur le volant en cuir craquelé. Sa paupière droite saute. Trois battements par seconde. Un signal d'usure.

- Unité 1 en position. Entrée Nord sécurisée.
- Unité 2. Parking souterrain. Prêts pour l'impact.

Les voix crachotent dans la radio. Varenne saisit le combiné. Sa voix est un gravier qu'on traîne sur du métal.

- Attendez mon signal. On ne bouge pas avant que le périmètre soit étanche. Pas de fuites. Pas de bavures.

Varenne sait que c'est un mensonge. La bavure est déjà là. Elle porte un nom : Elias Thorne.

Thorne est au 44ème étage. Local technique 404. L'ironie ne lui échappe pas.

Il porte sa combinaison de travail. Grise. Neutre. Invisible. Il a troqué ses gants en caoutchouc pour des gants de manipulation fine en kevlar. Son sac est ouvert sur le sol en faux plancher. Les outils sont alignés. Tournevis de précision. Pince coupante. Extracteur de données. Un injecteur de liquide cryogénique.

L'air est saturé d'ozone. Les serveurs ronronnent. Un bruit de ruche électrique. La température est maintenue à 18 degrés. Thorne sent le froid mordre ses articulations. Sa cicatrice à la tempe le lance.

Il ouvre le panneau de contrôle de l'armoire principale. Un faisceau de câbles fibre optique. Des veines de verre transportant des millions de péchés numériques. Les preuves de la Zone Nord. Les registres des "déchets organiques spéciaux". Les ordres d'élimination marqués de son propre matricule.

Il branche son boîtier. L'écran affiche : *INITIALISATION DU TRANSFERT*.

Le curseur clignote. 0%.

Une vibration court dans le sol. Sourde. Lointaine. L'assaut a commencé.

Varenne sort de sa voiture. Il ajuste son gilet pare-balles. Le poids des plaques de céramique le rassure. Il dégaine son Sig Sauer P226. Un geste machinal. Net.

— Go.

Les portes en verre du hall éclatent. Un nuage de diamants synthétiques. Les colonnes de la BRI s'engouffrent. Tactique en diamant. Boucliers balistiques en tête. Les

flashbangs tonnent dans le hall. Un flash blanc. Un vide sonore.

— Police ! Tout le monde au sol !

Varenne marche derrière les hommes en noir. Il ne regarde pas les secrétaires qui hurlent. Il ne regarde pas les vigiles qui lâchent leurs armes. Il regarde l'ascenseur de service. Il sait où Thorne se trouve. Il connaît sa logique. Une ligne droite vers la source de l'infection.

Son téléphone vibre. Un SMS. Un seul mot.

"Délai : 4 minutes."

Varenne grimace. Il doit tenir le rideau de fumée assez longtemps pour que Thorne finisse le curage.

44ème étage.

Le transfert affiche 22%.

Une alarme rouge commence à balayer le local technique. Un hurlement strident. Le système de sécurité interne a détecté l'intrusion logicielle.

Thorne ne bouge pas. Son rythme cardiaque : 62 BPM. Il observe les serveurs. Les diodes passent du vert à l'orange. Puis au rouge sang.

Un haut-parleur siffle. Une voix synthétique, dépourvue de timbre :

"Protocole de purge activé. Destruction physique des supports de stockage dans 180 secondes."

Thorne connaît ce système. Des charges de thermites sont placées au-dessus de chaque

disque dur. En cas d'alerte, elles se déclenchent. Le métal fond. Les données deviennent de la lave. Zéro résidu. La spécialité de la maison.

Il saisit l'injecteur cryogénique. Il l'insère dans la buse d'évacuation de l'armoire centrale. Il presse la détente. Un nuage de givre envahit le circuit. Le mécanisme de mise à feu de la thermitte gèle. Les capteurs de température sont trompés.

38%.

La porte du local explose.

Deux agents de sécurité privée. Uniformes tactiques noirs. Sans insignes. Des mercenaires de Chimie-Pro. Ils portent des fusils à pompe Benelli M4.

Thorne ne se lève pas. Il bascule derrière le rack de serveurs.

Le premier tir pulvérise une unité de stockage. Des éclats de plastique volent. Thorne sort un pistolet de scellement industriel de sa ceinture. Un Hilti modifié.

Il tire.

Le premier clou en acier trempé traverse le genou du garde. Le cri est sec. Un craquement d'os. Le garde s'effondre. Le second garde ajuste sa visée.

Thorne n'attend pas. Il lance un flacon d'ammoniac purifié au sol. Le verre se brise. Les vapeurs envahissent la pièce close. Les gardes s'étouffent. Leurs yeux brûlent. Leurs muqueuses se liquéfient.

Thorne porte son masque panoramique. Il se lève. Il s'approche du second garde qui titube. Il lui saisit le poignet. Une torsion nette. Cubitus brisé. Il récupère le Benelli. Il frappe le visage de l'homme avec la crosse. Le nez s'aplatit. Un bruit de bois mort.

Thorne retourne à son écran.

54%.

Varenne est dans l'escalier de secours. Il grimpe les marches quatre par quatre. Ses poumons brûlent. L'odeur de son propre tabac remonte dans sa gorge.

Au 30ème étage, il croise le chef de groupe de la BRI.

— Commissaire, les serveurs d'autodestruction ont été activés. Le bâtiment va devenir un four. On doit évacuer.

— Continuez la progression, aboie Varenne. Sécurisez les étages inférieurs. Je m'occupe du centre de données.

— C'est un suicide, Monsieur.

— C'est une procédure, répond Varenne.

Il pousse la porte coupe-feu. Il est seul. Il sait que la direction de Chimie-Pro a déjà activé l'effacement des serveurs distants. Tout se joue ici. Sur le disque physique que Thorne est en train de siphonner.

Varenne sent une odeur de brûlé. Pas de la thermite. Quelque chose de plus organique. De l'ammoniac.

Il sourit. Le nettoyeur est au travail.

68%.

La chaleur monte. Le système cryogénique de Thorne sature. La thermite commence à fumer. Une odeur de magnésium et d'enfer chimique.

— Allez, murmure Thorne.

Ses mains ne tremblent pas. Il tape une ligne de commande pour forcer la bande passante. Il sacrifie les protocoles de vérification. Il injecte les données directement sur le canal satellite de Lucie.

75%.

Le plafond commence à dégouliner. Du plastique fondu tombe sur son épaule. Il ne réagit pas. La douleur est une information. Sa peau brûle. Il l'ignore.

L'écran affiche une fenêtre d'alerte : *INTERRUPTION DU RÉSEAU IMMINENTE*.

Thorne sort un câble de secours. Il le branche sur la ligne de survie du bâtiment. Le système d'urgence des ascenseurs.

82%.

Un nouveau groupe arrive. Plus nombreux. Thorne entend les bottes sur le métal. Il ramasse le Benelli. Il vérifie la chambre. Une cartouche. Calibre 12. Chevrotine.

Il se place en angle mort.

La porte s'ouvre. Il tire.

Le souffle de l'explosion repousse le premier assaillant dans le couloir. Thorne ne regarde pas les dégâts. Il lâche l'arme. Elle est vide. Il utilise le corps du garde tombé

comme bouclier. Deux balles de 9mm s'écrasent dans le gilet du cadavre.

Thorne sort un scalpel de sa poche de cuisse.

Il bondit. Un mouvement fluide. Chirurgical.

Le scalpel trouve la jointure entre le casque et le gilet du deuxième homme. La carotide est sectionnée. Un jet de sang chaud macule le masque de Thorne. Le liquide rouge glisse sur le polycarbonate. Thorne voit le monde en rubis.

Il revient à l'ordinateur.

94%.

— Encore dix secondes, dit la voix de Lucie dans son oreillette. Elias, dégage de là. La thermite va percer la dalle.

— Pas encore.

97%.

Le rack de serveurs au-dessus de lui s'enflamme. Une gerbe d'étincelles blanches.

98%.

99%.

TRANSFERT TERMINÉ. ENVOI AUX MÉDIAS ET AUX SERVEURS JUDICIAIRES EFFECTUÉ.

Thorne arrache son boîtier. Il se roule au sol alors qu'une nappe de métal liquide

s'abat sur l'emplacement qu'il occupait une seconde plus tôt. Le bureau en métal fond instantanément.

Il se relève. Sa combinaison fume.

Varenne entre dans la pièce. Son arme est basse. Ses yeux parcourent le carnage. Les corps. Le sang. Les serveurs qui se transforment en scories.

— Tu as ce qu'il faut ? demande l'inspecteur.

Thorne tapote la poche de sa combinaison. Le boîtier est là.

— Le système est purgé, répond Thorne.

Varenne hoche la tête. Il lève son arme et tire trois fois dans le plafond. Puis deux fois dans un serveur déjà détruit.

— Sortie par le conduit de ventilation du fond. Il mène au vide-ordures. C'est direct jusqu'au sous-sol. Je dirai que tu as péri dans l'incendie.

Thorne regarde Varenne. Une fraction de seconde. Un contact entre deux épaves.

— Pourquoi ? demande Thorne.

Varenne range son arme. Il sort une cigarette. Il l'allume avec les étincelles d'un câble sectionné.

— J'en ai marre de ramasser les morceaux derrière ces types. Cette fois, c'est eux qui vont passer au broyeur.

Thorne ne répond pas. Il grimpe sur une console. Il arrache la grille du conduit. Il s'y

engouffre avec l'agilité d'un rat de laboratoire.

Varenne reste seul dans la fumée toxique. Il aspire une bouffée de tabac. Sa paupière ne saute plus.

06h00.

Thorne sort d'une benne à ordures, trois pâtés de maisons plus loin. Il pue le soufre et la mort.

Il marche d'un pas régulier vers son utilitaire.

La ville s'éveille. Les premiers bus circulent. Les gens vont travailler. Ils ignorent que leurs vies viennent d'être nettoyées. Que les dossiers de Chimie-Pro sont en train d'atterrir sur les bureaux de toutes les rédactions du pays.

Thorne monte dans son véhicule. Il retire son masque. Son visage est une carte de douleur grise.

Il sort une lingette désinfectante de sa boîte à gants. Il nettoie soigneusement ses mains. Chaque doigt. Chaque ongle.

Zéro résidu.

Il démarre. Le moteur ronronne.

Il regarde le siège social de Chimie-Pro dans le rétroviseur. De la fumée noire s'échappe des étages supérieurs. Un signal de détresse dans le ciel d'hiver.

Son téléphone vibre. Lucie.

"Le monde entier regarde. C'est le chaos. Où es-tu ?"

Thorne engage la première. Il s'insère dans le trafic. Il n'est plus un fantôme. Il n'est plus une scorie.

Il tape sa réponse alors que la première neige commence à tomber, recouvrant la suie de la Zone Nord.

"Maintenance terminée. Système propre."

Il disparaît dans le flux des voitures. Le nettoyeur a fini son service. Mais la ville, elle, aura toujours besoin d'un nouveau cycle de lavage.

Chapitre 17

Dissolution finale

Le complexe Chimie-Pro. Secteur 4. 04h15.

La température extérieure affiche -6 degrés. À l'intérieur, la chaleur est une masse solide. Elle sent le soufre et le plastique brûlé.

Elias Thorne se tient sur la passerelle de la Cuve 92. L'acier galvanisé vibre sous ses semelles. En bas, dix mille litres d'acide nitrique concentré. Un liquide incolore. Vorace. Un bain de silence pour les erreurs de l'industrie.

L'homme s'appelle Moretti. Directeur des opérations. Il est à genoux sur la grille métallique. Son costume en laine froide vaut trois mois de salaire de Thorne. Le tissu est trempé de sueur. Moretti n'a plus de chaussure gauche. Son pied nu saigne sur le métal.

Thorne ne pointe pas d'arme. Ses mains sont enfoncées dans les poches de sa veste en kevlar. Son rythme cardiaque : 62 BPM. Stable.

— La procédure est simple, dit Thorne.

Sa voix est un frottement de papier de verre.

Moretti essaie de parler. Sa mâchoire claque. Un son sec. Os contre os.

— Thorne... Écoutez... L'argent. Les comptes...

Thorne sort un boîtier électronique. Format poche. Écran OLED. Il appuie sur une touche.

L'écran affiche des colonnes de chiffres. Des noms. Des dates de décès officiellement classées en « accidents techniques ».

— On ne parle pas d'argent, Moretti. On parle de résidus.

Thorne avance d'un pas. Moretti recule en rampant. Ses doigts s'accrochent aux mailles du garde-corps. Derrière lui, le vide. Sous le vide, l'acide.

— À cet instant, Lucie transfère vos serveurs, reprend Thorne. Chaque contrat. Chaque pot-de-vin versé à la préfecture. Chaque bon de livraison pour les fûts non répertoriés.

Moretti secoue la tête. Ses yeux sont injectés de sang.

— Vous ne ferez pas ça. Vous coulez avec moi.

Thorne sort une tablette. Il la tend vers Moretti, mais ne la lui donne pas.

Sur l'écran, un profil bancaire s'efface en temps réel. Le solde passe de sept chiffres à zéro. Les comptes offshore aux îles Caïmans. Les trusts au Luxembourg. Effacement total.

— Je ne vous tue pas, Moretti. Je vous dissous.

Moretti regarde l'écran. Sa respiration devient un sifflement asthmatique. Ses mains tremblent si fort qu'elles cognent contre la passerelle.

— Votre identité numérique est en train de mourir, continue Thorne. Dans dix minutes, votre numéro de sécurité sociale sera invalide. Votre acte de naissance sera marqué comme « Erreur Système ». Vos propriétés seront saisies par le fisc suite à une dénonciation anonyme documentée par vos propres mails.

Thorne s'accroupit. Ses yeux mercure fixent ceux de Moretti. Pas de haine. Juste une

observation clinique.

— Pour le monde, vous n’existez plus. Vous êtes une scorie. Un déchet de production.

Une porte lourde claque à l’autre bout du hall. Le bruit résonne contre les parois en tôle. Des pas lourds. Le rythme est irrégulier.

L’inspecteur Varenne apparaît sur la passerelle. Son manteau est couvert de suie. Son tic à la paupière droite est frénétique. Il tient son Sig Sauer à deux mains. Le canon tremble légèrement.

— Thorne ! Ne bouge plus !

Thorne ne se lève pas. Il reste accroupi face à Moretti.

— Vous êtes en retard, Varenne.

— Ferme-la. Les mains sur la tête. Maintenant.

Varenne s’approche. L’odeur de tabac froid le précède. Il voit Moretti, l’homme qu’il a protégé pendant des années pour quelques enveloppes brunes. Il voit la détresse du directeur.

— Inspecteur... aidez-moi..., hoquette Moretti. Il est fou. Il a tout détruit.

Varenne regarde Moretti. Puis il regarde Thorne.

Thorne montre la tablette.

— Tout est envoyé, Varenne. À la presse. Aux Affaires Internes. Votre nom est dans le fichier « Commissions ». Page 42.

Varenne s’arrête. Son visage devient livide. Le canon de son arme s’abaisse de quelques millimètres.

— Tu bluffes, Thorne.

— Vérifiez votre téléphone.

Le mobile de Varenne vibre dans sa poche. Un son strident dans l'usine. Varenne ne répond pas. Il sait.

Le silence s'installe. Seul le bourdonnement des pompes de la Cuve 92 persiste. Moretti pleure sans bruit. Des larmes de pur effroi.

Thorne se lève lentement.

— On peut encore nettoyer la zone, Varenne. Un dernier cycle.

Varenne regarde la cuve. Il regarde les vannes de gaz haute pression qui courent le long du plafond. Sa paupière s'arrête de sauter. Son visage se fige. Une décision de balistique pure.

— Moretti est un témoin gênant, dit Varenne. Pour tout le monde.

Moretti hurle. Un cri animal. Il tente de se jeter sur Varenne.

Varenne ne tire pas sur Moretti.

Il vise la conduite de gaz de décharge, trois mètres au-dessus de la cuve d'acide.

— Thorne, dégage par le conduit sud. Maintenant.

Thorne ne pose pas de question. Il connaît la mécanique des fluides. Il connaît la puissance d'une explosion de gaz en milieu clos.

Il se tourne. Court vers la grille de ventilation. Moretti essaie de l'attraper par la jambe. Thorne lui assène un coup de talon dans le plexus. Le souffle de Moretti se coupe. Il s'effondre.

Varenne presse la détente.

Une fois. Deux fois.

Les balles perforent l'acier de la conduite. Une étincelle.

Le gaz s'enflamme. Une langue de feu bleuâtre lèche le plafond.

Thorne arrache la grille du conduit. Il s'y engouffre avec l'agilité d'un rat de laboratoire.

L'onde de choc le propulse à l'intérieur du tube de métal. Derrière lui, le rugissement de l'explosion. Le plafond de la Zone Nord s'effondre. Les cuves d'acide se fissurent. Les vapeurs se mélangent aux flammes. Une réaction exothermique totale.

Varenne reste seul dans la fumée toxique. Il aspire une bouffée de tabac. Il jette sa cigarette dans le brasier qui dévore le bureau de Moretti. Sa paupière ne saute plus. Il range son arme. Il marche vers la sortie de secours.

06h00.

Thorne sort d'une benne à ordures, trois pâtés de maisons plus loin. Il pue le soufre et la mort. La suie couvre son visage, masquant sa cicatrice.

Il marche d'un pas régulier vers son utilitaire garé dans une ruelle aveugle.

La ville s'éveille. Les premiers bus circulent. Des silhouettes sombres se pressent vers les bouches de métro. Les gens vont travailler. Ils ignorent que leurs vies viennent d'être nettoyées. Que les dossiers de Chimie-Pro sont en train d'atterrir sur les bureaux de toutes les rédactions du pays. Que l'empire Moretti s'est évaporé dans une colonne de fumée acide.

Thorne monte dans son véhicule. L'odeur du plastique neuf et de l'antiseptique l'accueille. C'est son sanctuaire.

Il retire son masque. Son visage est une carte de douleur grise dans le miroir du pare-soleil.

Il sort une lingette désinfectante de sa boîte à gants. Le sachet s'ouvre avec un déchirement sec.

Il nettoie soigneusement ses mains.

Chaque doigt.

Chaque ongle.

Il insiste sur les phalanges.

Il ne s'arrête que lorsque la lingette est noire de résidus industriels.

Zéro résidu.

Il démarre. Le moteur diesel ronronne. Une vibration familière. Tranquille.

Il regarde le siège social de Chimie-Pro dans le rétroviseur. Au loin, une colonne de fumée noire s'échappe des étages supérieurs. Un signal de détresse dans le ciel d'hiver. Les gyrophares des pompiers commencent à tacher l'horizon de bleu.

Son téléphone vibre sur le siège passager. Lucie.

"Le monde entier regarde. C'est le chaos. Où es-tu ?"

Thorne engage la première. L'embrayage est souple. Il s'insère dans le trafic de la rocade. Il n'est plus un fantôme. Il n'est plus une scorie. Il est un conducteur parmi des milliers.

Il tape sa réponse alors que la première neige commence à tomber, lourde et humide,

recouvrant la suie de la Zone Nord. Des flocons blancs sur un monde de charbon.

"Maintenance terminée. Système propre."

Il éteint le téléphone. Il retire la batterie. Il jette les deux éléments dans une grille d'égout alors qu'il traverse le pont.

Il disparaît dans le flux des voitures. Le nettoyeur a fini son service. Les preuves sont dissoutes. Les témoins sont effacés. Le cycle est bouclé.

Mais la ville, elle, aura toujours besoin d'un nouveau cycle de lavage.

Et Thorne sait où trouver les produits.

Chapitre 18

Zéro Résidu

La tour Chimie-Pro s'effondre de l'intérieur. Ce n'est pas une explosion. C'est une nécrose. Les serveurs ont brûlé. Les disques durs sont des galettes de plastique fondu. Les rapports financiers, les protocoles illégaux, les listes de « scories » humaines : tout est parti en fumée noire.

Les marchés réagissent à 09h02. L'action plonge de 40 %. À midi, la cotation est suspendue. Les huissiers s'installent dans le hall de marbre. Les scellés sont posés sur les portes des laboratoires. Des hommes en combinaisons hazmat blanches arpentent les couloirs. Ils cherchent des fuites. Ils trouvent des cadavres administratifs.

La Zone Nord est sous cloche. L'armée a pris position autour des cuves d'acide. Le périmètre est bouclé. Les cheminées ne crachent plus rien. Le silence est un linceul de béton. L'industrie lourde est devenue un musée de la mort précoce.

Inspecteur Varenne. Bureau 402. Commissariat central.

L'air est saturé d'une odeur de papier recyclé et de café froid. Varenne vide son tiroir. Une boîte en carton sur le bureau. Un cendrier en verre épais. Un carnet de notes aux pages cornées. Son insigne brille sous le néon. Un morceau de métal froid. Une autorité devenue encombrante.

Il pose l'insigne sur le bureau du commissaire divisionnaire. Un geste sec. Un bruit métallique.

— Je démissionne.

Le divisionnaire ne lève pas les yeux de son dossier.

— Les dossiers Chimie-Pro sont classés, Varenne. Instruction ministérielle. On oublie tout. On nettoie.

— C'est ce que je fais. Je nettoie ma vie.

Varenne sort. Il traverse le couloir. Il passe devant un miroir dans les toilettes. Il s'arrête. Il fixe son reflet. Sa paupière droite est immobile. Le tic a disparu. La tension nerveuse s'est évaporée avec la fin de la traque. Ses yeux sont injectés de sang, mais son visage est de pierre.

Il descend l'escalier. Il ne prend pas l'ascenseur. Il a besoin de sentir ses muscles travailler. À la sortie, il respire l'air de la rue. Un mélange de gaz d'échappement et de pluie fine. C'est l'air le plus pur qu'il ait respiré depuis vingt ans.

Il monte dans sa voiture personnelle. Il ne regarde pas dans le rétroviseur. Le passé est une scène de crime dont il a fini le relevé. Il engage la première. Il roule vers le sud. Loin des usines. Loin de la soude.

Lucie est dans la morgue clandestine. Le sous-sol est stérile. Les murs sont recouverts de carrelage blanc. Un éclairage LED froid supprime toute ombre.

Elle tape sur un clavier mécanique. Le clic-clac des touches est régulier. Chirurgical. Sur l'écran, des lignes de code défilent. Des transferts de fonds transitent par les îles Caïmans. Des portefeuilles Monero se remplissent. Les profits du darknet. La vente des derniers « résidus » de Chimie-Pro.

Elle insère une clé USB. Elle lance le programme de purge.

`format c: /fs:ntfs /p:3`

L'effacement commence. Secteur par secteur. Les données sont écrasées par des zéros. La mémoire du système est dévorée. Les noms, les dates, les preuves. Tout devient vide.

Elle se lève. Elle retire ses gants en nitrile. Elle les jette dans le bac à déchets biologiques. Elle enfle un manteau de laine noire. Pas de capuche. Elle n'a plus besoin de se cacher. Elle est une citoyenne anonyme dans une ville immense.

Elle sort de la morgue. Elle verrouille la porte blindée. Elle jette la clé dans une bouche d'égout. Elle marche vers la gare. Elle a un billet pour Genève. Un autre pour Singapour. Elle n'utilisera ni l'un ni l'autre. Elle prendra le bus pour une ville moyenne. Elle changera d'identité comme on change de chemise.

L'alchimiste a transformé le plomb en or. Elle disparaît dans la masse.

La côte atlantique. Le mois de décembre.

Le ciel est un bloc de zinc. L'océan est une masse de mercure liquide. Les vagues se brisent sur les rochers avec un bruit de concassage. L'iode sature l'atmosphère. C'est le solvant naturel le plus puissant au monde.

Elias Thorne est assis sur une digue en granit.

Il porte un pull marin en laine brute. Un pantalon de toile épaisse. Des bottes de cuir. Il n'a plus de masque. Il n'a plus de gants.

Il regarde ses mains.

La peau grise a disparu. Les callosités d'acier se sont adoucies. Il applique une crème dermatologique grasse sur ses phalanges. Un onguent à base de vitamine E et de panthénol. Il masse chaque doigt. Il insiste sur la cicatrice de sa tempe. Elle est devenue rose, fine, presque invisible.

Il n'y a plus de soude sous ses ongles. Il n'y a plus de scorie dans ses poumons.

Il sort un tube en plastique de sa poche. Il contient des échantillons de terre prélevés dans la Zone Nord. Des fragments de l'ancien monde. Des particules de mort.

Il dévisse le bouchon. Il vide le contenu dans l'écume. Le sel de l'océan attaque immédiatement les résidus chimiques. La dilution est totale. La mer accepte tout. Elle décompose tout. Elle purifie par le volume.

Thorne se lève. Il marche vers sa maison. Une construction basse en pierre de taille. Pas de voisin à moins de deux kilomètres. L'intérieur est simple. Une table. Une chaise. Un poêle à bois. Un lit.

Sur la table, un verre d'eau plate. Un flacon d'antiseptique. Une boîte de pansements.

Il prépare son repas. Du poisson frais. Des légumes. Pas de conserve. Pas de plastique. Il utilise un couteau de cuisine en acier carbone. Il le nettoie après usage. Il l'essuie avec un linge propre.

Le soir tombe. La lumière décline vers un bleu profond.

Thorne s'assoit sur le porche. Il regarde l'horizon. La ligne entre le ciel et l'eau est parfaite. Aucune impureté. Aucun défaut de structure.

Son rythme cardiaque est à 58 BPM. Stable. Constant.

Il ferme les yeux. Il n'entend plus le vrombissement des turbines de la Zone Nord. Il n'entend plus le cri des victimes de la cuve 88-B. Il n'entend que le reflux de la marée.

Le système est purgé.

Les témoins sont dissous.

Les preuves sont effacées.

Il n'y a plus de matricule ET-404.

Il n'y a plus de nettoyeur.

Il n'y a qu'un homme au bord de l'eau.

Il n'y a plus rien.

Zéro résidu.

FIN

Merci d'avoir lu "ZÉRO RÉSIDU"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)